Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 79 (1971)

Artikel: Frédéric-César Laharpe en Russie : vingt-deux lettres inédites
Autor: Morren, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-60192

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Frédéric-César Laharpe en Russie

Vingt-deux lettres inédites

PIERRE MORREN

Peu de temps après la parution de l'adaptation française par le Dr Oscar Forel du livre d'Arthur Boehtlingk sur Frédéric-César Laharpe, l'auteur de ces lignes a eu la bonne fortune de trouver dans les archives Polier vingt-deux lettres inédites de ce grand citoyen vaudois.

Elles nous offrent un tableau clair et net de ses déboires à la cour impériale, elles révèlent aussi ses sursauts d'enthousiasme et d'orgueil et se font l'écho des faiblesses de son cœur. Toutes sont datées de Russie et s'échelonnent du 29 mars 1783 au 7 juillet 1788 ; certaines ne portent qu'une date sans millésime, mais il a cependant été possible de les classer d'après leur contexte.

Elles ont pour destinataire Henri Polier de Vernand (1754-1821) ; toutefois certaines, particulièrement longues, sont adressées collectivement à ses amis Henri Polier et Henri Monod (1753-1833). La feuille de cahier qui les entourait porte la mention : *Lettres de F.-César de la Harpe à Henri-G. de Polier-Vernand, réponses à celles de M. de Polier qui sont dans les papiers de La Harpe à Belair. Celles-ci ont été retrouvées dans les papiers de M. de Polier.*

Les lettres de Polier n'ont malheureusement pas été retrouvées dans le Fonds Monod déposé à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, ce qui est fâcheux car il aurait été possible ainsi de rétablir, par questions et réponses, toute une correspondance entre deux hommes qui ont joué un rôle à leur époque.

D'autre part il est difficile de comprendre comment des lettres de Polier à Laharpe seraient arrivées en possession de la famille Monod, à moins, et ceci est une pure supposition, que Laharpe les ait un jour confiées à Esther Monod (1764-1844) qui fut grande gouvernante de Son Altesse impériale la grande-duchesse Hélène de Russie. Rappelons encore que la campagne de Belair se trouve à Echichens,

qu'elle fut construite par Esther Monod (qui avait épousé en Russie le général Rath), et que ce domaine resta longtemps la propriété de la famille Monod.

Il est impossible dans un article comme celui-ci de donner ces lettres *in extenso,* certaines ayant jusqu'à douze pages, voire vingt. On y trouve souvent des redites comme si l'expéditeur avait craint que l'une ou l'autre de ses épîtres ne s'égarât ou que la censure n'eût sévi. Il en sera donné de larges extraits, suffisants pour se faire une idée réelle et vivante de la vie de Laharpe dans les premières années de son séjour à Saint-Petersbourg et à Tsarskoïe-Selo où tout ne fut pas rose ni agréable pour ce patriote sincère et démocrate qui dut endurer bien des avanies et bien des injustices.

Dans la première de ses missives, Laharpe annonce avec certains ménagements qu'il ne rentrera pas au pays comme prévu, n'ayant pu refuser la place qu'on lui offrait, et dont il ne peut dévoiler aucun détail.

Petersbourg, le 29e mars 1783.

Mon cher et bon ami ! Je vous écris à toute hâte et c'est pour vous donner une nouvelle qui vous déplaira beaucoup. Je sçais que vous allez me blâmer, je sçais que je vous cause de nouveaux embarras, je prévois que vous vous plaindrez de moi, cependant mon bon ami je ne suis pas le maître d'agir différemment. Pendant trois semaines j'ai résisté à tout ce que l'on m'a offert pour me retenir ici ; mes préparatifs de départ étaient même presque finis, je comptais partir hier malgré les chemins affreux, les rivières débordées etc., mais au moment pour ainsi dire où j'allais partir j'ai été obligé de demeurer et de prendre une détermination toute contraire à celle que j'avais prise ci-devant.

Si j'étais le maître de vous écrire aujourd'hui les raisons détaillées qui ont opéré ce changement, vous jugeriez sans contredit, que si j'ai dû préférer jusques à ce jour la place avantageuse que vous m'offriez en Irlande, j'ai dû par contre lui préférer, étant sur les lieux, l'équivallent qu'on m'a procuré ici, et qui est peut-être plus analogue au genre d'études que j'ai cultivé, et l'émulation dont je fais profession. Le parti qui m'a été offert ne tient ni au militaire, ni aux bureaux ; c'est tout ce que je puis vous en dire dans ce moment. J'attends d'en savoir tous les détails pour vous en faire part, parce qu'aujourd'hui,

en vous en disant trop peu ce serait vous exposer à en porter des jugemens erronés et dont la conséquence ne serait pas en ma faveur.

Les recomandations de mes bons protecteurs, les relations que l'on a eues de mon caractère et de mes connaissances m'ont vallu la plus flatteuse confiance, et je m'en serais rendu absolument indigne si je n'y avais pas répondu. Je vous prie donc mon cher et bon ami de me pardonner, si après vous avoir écrit *bien sincèrement* que je partirais, je vous écris aujourd'hui tout le contraire, et non seulement je vous en prie vous mon bon ami et toute votre famille, mais je voudrais aussi qu'en en faisant part à Milord [1], vous lui témoigniez combien j'ai été sensible à ses procédés pour moi, et mes regrets de n'avoir pu y répondre comme je l'aurais désiré. Beaucoup de personnes critiqueront ma résolution dans notre païs : J'y serai traité de fou, d'extravagant et peut-être de pis, mais je suis assurré mon bon ami que vous ne serez pas du nombre. Vous me rendrez la justice de penser que je n'ai sûrement pas pris mon parti à la légère. Je suis sur les lieux, j'y ai des compatriotes, des amis, j'ai eu certainement par eux toutes les connaissances nécessaires pour établir une comparaison, et je suis assurré de leur désintéressement, de leur zèle et de leur bonne volonté, or ce n'est qu'après m'être aidé de tout cela que j'ai pris mon parti. Sans doute je puis m'être trompé, car qui répond de la fortune ? Mais il me suffit de m'être mis en état de ne jamais craindre ses caprices, et de n'avoir point de regrets de ce que je viens de faire ! Je sçais que cette déesse est trompeuse, mais je sçais aussi que l'homme sage ne se laisse ni entraîner, ni abattre par elle, et quoique je n'aie pas encore acquis le droit de dire avec Horace : *Si fractus illabatur orbis impavidum ferient ruinae,* chaque jour je fais au moins mes efforts pour être prêt dans l'occasion à le dire après lui. Si je pouvais vous entretenir plus en détail, je suis bien assurré que vous seriez convaincu, mais je crains les raisonnemens de tant de personnes qui veullent juger de ce païs par ce qui s'y est passé il y a quarante ans, et qui pensent que l'on est aussi barbare sur les bords de la Neva qu'on l'était il y a un siècle parmi nous [...]

Ne m'accusez donc pas cher et bon ami de voulloir m'éloigner de vous de gaieté de cœur. Ah si vous me mettez aux prises avec mon cœur, que deviendra ma philosophie, où retrouverai-je ma fer-

---

[1] Lord Tyrone, à Cormore près de Waterford, en Irlande.

meté ? Ne me troublez pas de grâce par de pareils soupçons qui me déchireraient sans vous procurer aucune jouissance. Me croiriez vous capable de renoncer pour jamais, d'oublier seulement ce qui a fait si longtemps mes délices, et parce que je vais habiter les environs du pôle, penseriez vous que mon cœur dût se glacer, mon bon ami ! Si j'oubliais jamais les environs de ce beau lac de Genève, oublierais-je mes parens et mes amis qui en habitent les bords ? Il n'est aucun de ces lieux où mon cœur n'ait été attaché par quelques affections, et la distance produit sur moi des sensations bien contraires à celles du commun des hommes ! Là sont mes parens, là mes bons amis, là... mais que sert-il de se rapeller de vieilles erreurs ? Et vous me croiriez capable de refroidissement ? Ah mon cher Polier ! lorsque vous vous promenez dans les allées de saules des plaines de Vidy sur les bords de ce beau, de ce si beau lac de Genève, pensez seulement qu'à 800 lieues de vous, sur les bords de la Neva, il existe un homme qui vous porte dans son cœur, qui vit avec vous, qui vous voit, qui vous parle chaque jour, qui vous suit dans vos promenades, qui vous prend avec lui dans les siennes et qui s'estime heureux d'être votre ami. Oublions la distance, pensez qu'il ne faudrait que 25 jours pour pouvoir courir vous embrasser et que j'abrégerais ce tems s'il fallait faire 800 lieues pour vous être utile. L'attachement seul que j'ai pour mes parens, pour vous, pour mes amis, et pour tant de personnes qui m'ont obligé est ce qui m'attache au païs que vous habitez. J'ai tout fait pour que ce païs devînt ma patrie, mais plus j'ai voullu agir en fils, et plus il m'a traité en marâtre. Je ne me suis rebuté qu'après lui avoir fait le sacrifice de mes plus belles années. Vous mon bon ami qui avez été témoin de mes travaux, de mes succès et de mes traverses, vous qui savez que je la portais dans mon cœur cette patrie où j'espérais vivre et mourir en homme libre ; vous qui m'avez vu boire la coupe amère, triste récompense de mon zèle, de mon patriotisme et de mon désintéressement, vous mon bon ami me blâmeriez-vous de chercher sous le cercle polaire ce que j'aurais dû trouver chez moi, ce qui m'y était dû, si l'estime publique dont j'ai joui a jamais été mise au rang des droits ? Me blâmeriez-vous enfin si étant accueilli et prévenu, je cédais à la reconnaissance ? Non, je suis convaincu au contraire que vous serez de mon avis. *Omne solum forti patria est* est ma philosophie actuelle, mais j'y ajoutte pour correctif que *là où est mon cœur, là est aussi ma patrie.*

Dans ces dernières lignes Laharpe ne peut s'empêcher de rappeler les déboires et les avanies subis dans son cher pays de Vaud où il

n'était qu'un « sujet » de LL.EE. comme s'était plu à le souligner maladroitement de Steiger, de Tschugg [1].

La seconde lettre ne fait pas directement suite à la première mais elle est intéressante à plus d'un titre, elle est datée de Petersbourg le 5 août de la même année.

Mon bon ami. Les lettres que vous avez reçues de moi vous aurront dit avec quelle impatience j'attendais votre lettre. Enfin je l'ai reçue, et elle m'a attendri jusques aux larmes par la peinture que vous m'avez faitte de vos peines et de vos souffrances tant de corps que d'âme. J'aime à penser que si j'avais été auprès de vous, j'aurrais contribué à les rendre moins amères, et qu'étant partagées par votre ami, elles aurraient eu des suittes moins funestes pour votre santé et pour votre repos. Connaissant votre sensibilité et votre attachement pour vos proches j'ai craint ce que vous avez éprouvé, et je me suis plaint bien souvent de ma mauvaise étoile qui m'éloigne de mes amis au moment où ils ont le plus grand besoin de moi. J'espère qu'actuellement vous êtes de retour des bains, mieux portant de corps et tranquille, et que vous m'en ferez part. C'est le plus grand plaisir dont je jouisse que celui de recevoir vos lettres. Quand on connaît l'amitié, quand on l'estime ce qu'elle vaut comment pourrait-on se passer des sentimens qu'elle procure ? J'en jouis je vous assure mon bon ami ! Peut-être plus depuis que je suis convaincu qu'elle est de tous les biens, celui dont les hommes puissans ne peuvent dépouiller le faible qui est honnête, et je suis bien plus à mon aise lorsque comptant mes amis, et me rapellant combien j'en suis aimé, je vois qu'il n'est aucun pouvoir qui puisse m'enlever leur estime et leur attachement, et que leur amitié est indépendante de l'état de ma fortune. Si j'étais malheureux, me dis-je souvent, et qui peut répondre de la fortune, ils seraient toujours les mêmes, ils m'aimeraient toujours, ils me consoleraient, ils me soutiendraient, et je ne trouverais ni leur cœur, ni leur bourse fermées pour moi : qu'ai-je donc à craindre ?

Mon bon ami ! voilà mes sentimens et ce sont les vôtres, ce sont ceux de Monod [2], dont je voudrais faire votre ami, pour le bien de tous les trois. Je pense qu'étant accoutumé aux affaires de comptes

---

[1] Voir : ARTHUR BOEHTLINGK, *Frédéric-César Laharpe*, adapt. française du Dr Oscar Forel, Neuchâtel 1969, p. 36.

[2] Henri Monod (1753-1833).

et de droit, il pourrait vous être utile dans ce moment et je ne doute nullement qu'il ne s'en fasse un plaisir. Il a un cœur, une âme et des sentimens dignes des vôtres, et une fois que vous l'aurrez bien connu vous l'aimerez autant que moi. Ne manquez pas mon bon ami de me dire si j'ai réussi dans mes souhaits; en pensant que nous formerons un trio d'amitié inséparable je ne me sens pas d'aise et de plaisir. Oui il faut que vous soïez amis.

Je me hâte mon cher ami de vous dire que Milord [1] m'a fait l'honneur de m'écrire une lettre fort honnête. Il me dit expressément ceci : « Je ne suis pas surpris que vous donniez la préférence à un endroit qui vous est si bien connu et je ne peux pas être fâché quand je réfléchis qu'une préférence de la même espèce de mon ami défunt le pauvre de Polier, à rester avec moi, m'a donné tant de plaisir. C'est aimable d'être attaché à des gens qui vous ont montré leur amitié. Je vous souhaite tous les bonheurs du monde, etc. »

Si vous avez quelque occasion mon bon ami je vous prie de lui en témoigner ma reconnaissance. Si je ne le fais pas pour le remercier, c'est de peur d'être indiscret. Il n'est pas douteux mon bon ami que j'aurais regretté plus d'une fois ce païs, surtout l'ayant quitté avant d'y avoir passé un mois, et de l'avoir mieux connu, et qu'étant absent je me serais peint les objets sous un point de vue beaucoup plus favorable qu'aujourd'hui. Ayant des regrets, par conséquent je n'aurrais pas été content, du moins pendant quelques tems. Ainsi à tout prendre, ne fût-ce que par cette seule considération, je crois m'être décidé prudemment, et actuellement que vous mon bon ami, mes parens, tous ceux qui me veullent du bien, sont du même avis, me voilà en repos, car je vous l'avouerai, je craignais d'être blâmé, mais je n'ai jamais craint pour moi-même.

Quoique je ne sois pas encore établi et en fonction, je sçais pourtant quelque chose au sujet de ma situation économique. Je serai donc au plutôt bien logé, nourri, chauffé, éclairé, voituré, servi, blanchi, etc., et on me donne pour le commencement 1500 roubles par an, c'est-à-dire 6000 livres de France. L'appointement dattera du jour où j'ai accepté ce que l'on m'offrait, et j'ai touché déjà la première année d'avance. Si je remplis mes fonctions convenablement mon sort est assurré d'une manière irrévocable. On fera pour ceux qui seront avec les fils, ce que l'on a fait avec ceux qui étaient

---

[1] Voir p. 65, note 1.

auprès du père. Or ce que l'on a fait pour eux est certainement *beaucoup* à tous égards. Je ne suis point encore au fait de toutes mes fonctions, mais cela ne tardera pas bien longtemps et je m'en impatiente parce que j'aimerais mettre la main à l'œuvre. J'ignore aussi quelle influence je pourrai avoir. Probablement aucune dans les commencemens, mais j'espère en acquérir dans la suitte, et vous devez croire que j'y compte sûrement si vous réfléchissez aux motifs qui m'ont engagé à demeurer. S'il plaît à Dieu je *ne végéterai point.* Plutôt que de végéter je renoncerai à tout ; le monde est vaste, et il n'y manque jamais de ressources pour l'homme intègre qui veut les chercher. Envieux d'être utile, et de mériter un peu de gloire par mes travaux, mais n'étant ni avide d'honneurs ou d'argent, je tâcherai de parvenir à mon but en *homme vertueux,* homme qui veut être *estimé.* Si cette espèce d'ambition était une chimère, eh bien qu'en arriverait-il ? J'aurrais fait mon devoir, j'aurrais acquis de l'expérience, et il n'y a personne qui pût m'en faire rougir. S'il m'est possible de vivre ici *sans rang* civil ou militaire je le préférerai. Cette manière de distinguer les hommes fait qu'on mesure trop le mérite d'un homme suivant son rang. Montesquieu était président à mortier, mais il y a 500 présidents à mortier, il y en a eu peut-être déjà 10.000, et combien y a-t-il eu de Montesquieu ? On a oublié l'office pour parler de l'homme [...]

J'ai ici Guiguer de Prangins [1], qui a été assez malheureux pour manquer De Ribeaupierre [2]. Nous vivons tout le jour ensemble et je vois avec peine arriver le moment de son départ. Je le prierai de vous voir ; ce sera probablement au mois de février ou de mars parce qu'il va auparavant en Italie [...]

Il y a six semaines que je me suis apperçu d'un goût un peu trop vif pour une personne jeune, jolie, aimable, assez riche et d'une haute naissance. Je ne sçais comment sans lui avoir jamais rien dit qui pût toucher à la tendresse, je m'étais laissé entraîner. Non seulement je n'ai eu pour elle que des attentions et des soins, mais je ne lui ai jamais rien dit qui pût lui faire croire que je l'aimais et je suis bien assuré, quoiqu'elle me veuille du bien, qu'elle l'ignore. Heureusement je la vois rarement et depuis que l'on m'a fait appercevoir que j'avais pour elle plus que de simples attentions, je me suis abstenu

---

[1] Probablement Louis-François Guiguer de Prangins, père du futur général Charles-Jules Guiguer.

[2] Il doit s'agir de Jean de Ribeaupierre, cf. *Revue historique vaudoise,* 1927, p. 187-188.

de tous les lieux où j'aurrais pu la rencontrer, ainsi j'espère que ce feu n'aurra pas de suittes. Avec ma façon de penser et mes occupations ce serait une folie de penser à un établissement, mais j'ai un tel besoin d'aimer depuis la malheureuse inclination que j'ai eue, que cela me donne souvent des inquiétudes et de mauvais momens [...]

Ces lignes appellent quelques commentaires. Elles nous montrent que Laharpe, dans une ou des lettres manquantes, avait dû expliquer les nouvelles fonctions qu'il aurait à remplir. Ce qui est plus important ce sont les conseils qu'il donne à Polier de rencontrer Henri Monod et de s'en faire un ami. La suite nous fait supposer que ce souhait fut réalisé, au moins temporairement, puisque certaines lettres fort longues étaient adressées à « ses amis Polier et Monod ». On peut douter toutefois que l'amitié entre ces deux hommes ait été durable, car rien dans les *Souvenirs* d'Henri Monod [1] ne laisse entrevoir une grande affinité entre eux. Polier n'y est nommé qu'une fois.

Souvenons-nous qu'Henri Polier, premier préfet du Léman durant la guerre des Bourla-Papey, fut remplacé à ce poste le 5 août 1802 par Henri Monod, beaucoup plus tolérant, qui n'accepta sa nomination que contre l'assurance d'une amnistie complète pour les paysans révoltés. Rappelons-nous aussi les sarcasmes et le dédain avec lesquels Juliette de Blonay, fille d'Henri Polier, parle du Landamman : « les Grandeurs Républicaines..., Son Excellence Monod » [2].

Le troisième point à relever concerne le Polier décédé chez « Milord ». Il s'agit du frère aîné d'Henri Polier, Charles-Godefroy-Etienne Polier de Bottens, gouverneur des fils de Lord Tyrone, mort à Cormore en Irlande le 18 octobre 1782.

La troisième missive datée du 26 janvier 1784, style grec [3], ne nous apprend rien de particulier. Laharpe s'y plaint du silence de Polier dont il n'a pas reçu de lettre depuis longtemps. Il n'est pas encore « établi » et s'en impatiente. Il étudie la langue russe « dont les difficultés sont prodigieuses parce qu'au défaut de bons livres, se joint celui des maîtres ».

---

[1] Voir : Henri Monod, *Souvenirs inédits,* Ed. : Jean-Charles Biaudet et Louis Junod, dans *RHV* 1953.

[2] Voir notre article : *Lausanne pendant les Cent-Jours,* dans *RHV* 1968, p. 82.

[3] Soit le 6 février, style grégorien.

Il songe à reprendre l'ouvrage dont il avait établi le canevas à Lausanne, et qui doit traiter du fondement des sociétés et de l'origine des lois. Il doit par contre abandonner pour le moment son projet d'écrire « l'histoire de notre patrie » à laquelle il songe depuis longtemps.

La lettre suivante porte uniquement la date du 14/25 janvier, sans précision de l'année ni du lieu d'expédition. Son contexte permet toutefois de la dater de janvier 1785 car Laharpe se lamente sur sa situation financière :

Je vous tiens un compte infini mon bon ami de l'empressement qui vous a engagé à m'écrire dans les circonstances pénibles où je me trouve. C'est dans l'adversité qu'on retrouve ses bons amis, et c'est pour un cœur honnête la plus douce satisfaction et le plus vrai des plaisirs. J'ai lu et relu votre excellente lettre avec un serrement de cœur qui en a interrompu fréquemment la lecture. Au moins disais-je, si je suis dans un païs où l'on a oublié ce que l'on m'avait promis, je ne suis pas oublié de ceux qui m'aiment sur les bords du lac de Genève, et puisque j'ai des amis je ne puis être malheureux. C'est avec ces idées mon cher Polier que je chasse l'ennui, mais surtout le découragement qui est la suitte des traverses auxquelles on m'expose, et sans le souvenir de toutes ces choses j'aurrais eu bien de la peine à demeurer ferme et philosophe.

Pour commencer mon bon ami je vous raconterai, autant que je le puis, l'état de mes affaires, ce que j'ai fait, ce qu'on a fait, et ce que je pense des conseils qu'on vous a donné pour moi [...]

Malheur à celui qui prend patience ! Ne croyez pas qu'il y ait une seule personne qui s'intéresse pour lui. Chacun vit pour soi, ne pense qu'à soi, et l'infortuné qu'on a leurré par de belles espérances et même par des promesses expresses, voyant qu'on ne lui tient rien du tout a beau recourir à ceux qui lui ont promis, il trouve ou les portes fermées, ou des personnes qui ont perdu la mémoire. Que n'est-ce ici un rêve mon bon ami ! Mais je vais tâcher de mettre un peu d'ordre dans mes idées.

On m'a promis pour m'engager ici et me faire renoncer à des propositions qui m'étaient faites d'ailleurs, 1500 roubles, logement, entretien, etc., en un mot ce qu'on appelle *être défrayé*. Ces conditions ne sont pas fortes j'en conviens, aussi ne m'en serais-je pas tenu à elles si ceux qui pouvaient m'instruire de la valeur numéraire et de

la dépense avaient bien voullu me le dire. Cependant on pourrait vivre sans faire aucunes dettes si ces conditions étaient remplies. Voilà ce qu'on m'a promis, et promis solemnellement, mais malheureusement je n'en ai pour garans que le sentiment de ma conscience, depuis que ceux qui s'en étaient mêlés ou l'ont oublié, ou ne sont plus. Maintenant mon cher Polier, au lieu de tout cela, on me paye annuellement 469 roubles 46 copèques (sols) comme major de cavalerie, et 1000 en sus ainsi qu'à tous mes collègues, ce qui en tout fait 1469 roubles 46 copèques au lieu de 1500 roubles. On vous dit qu'il est possible de vivre avec cette somme, et moi, je vous dirai que cela est également vrai et est également faux. Sans doute, on peut vivre à moins, et même très bien dans la capitale, mais qui sont ceux qui sont dans ce cas ? Ce sont des employés que leur état, leur grade, leurs affaires n'obligent à aucunes dépenses étrangères à leur personne, qui vont à pied, courrent en bottes et ne sont tenus ni à avoir des habits toujours bien propres, ni à tant d'autres dépenses qu'un homme attaché aux personnes auprès desquelles je suis, ne peut éviter.

Notre épistolier donne ensuite un état détaillé de ses dépenses qui s'élèvent au minimum à 1497 roubles, non compris les frais de port et d'affranchissement, ni ses menus plaisirs, ni aucun livre. D'autre part il devait être défrayé de tout et il se trouve obligé de se loger en ville et de se nourrir lui-même en vertu d'une nouvelle ordonnance. Il a bien reçu 1000 roubles d'indemnité pour son installation, comme ses collègues, mais n'a pu faire aucune économie sur cette somme car il a été contraint de s'acheter un carrosse dont la durée n'excède pas 4 à 5 ans tant les pavés sont mauvais et les chemins difficiles. Ce qui signifie un cocher et deux chevaux. Il poursuit :

Quant aux 1000 roubles, on les a payé à chacun de nous afin de nous faciliter les moyens de nous établir en ville, et cela en vertu d'une observance générale dans les postes de cette espèce. Ce sera si vous le voulez une *gratification,* mais ce sont les circonstances qui l'ont *nécessitée* et Dieu soit loué qu'on s'en soit avisé, puisque sans elle, je n'aurais eu ni carrosse, ni logement, ni lit, ni meubles etc. et pour ainsi dire ni feu, ni lieu. Je n'ai encore rien fait de méritoire, j'en conviens, mais je crois que c'est moins ma faute que celle du tems. Cependant à cet égard je ne crois point être resté en arrière.

Pendant plus de sept mois j'ai fait l'office ennuyeux de *menin* et donné outre cela des leçons à chacun de mes deux élèves, et ce qui prouve qu'elles n'ont pas été vaines, c'est que l'aîné [1] comprend non seulement ce que je lui dis, mais est même en état de me questionner et de répondre à mes questions, et a déjà quelques notions générales de géographie. Le cadet [2] est moins avancé, cependant il comprend déjà la plus grande partie de ce que je lui dis, et il commence même à jaser. [...]

On vous a dit que je ferais une fortune brillante, on vous a parlé de récompenses magnifiques, etc. Mon bon ami, on vous à fait voir au travers d'un microscope ! [...] Toute fortune *ici* est fondée sur les *rangs,* et ces *rangs* s'aquièrent lentement lorsque *la faveur* ne s'en mêle pas. Or j'espère, mon bon ami, que vous ne me conseillerez pas de perdre mon tems pour l'obtenir. Le rang que j'occuppe est très subalterne et si à la fin de ma carrière j'ai obtenu celui de *colonel* ou de *brigadier* je dois me trouver fort heureux. Sans doute cela serait suffisant dans un païs où un homme n'est pas mesuré selon son grade civil ou militaire, mais il est mortifiant pour un galant homme d'être pour ainsi dire mesuré à l'aune, et exposé aux désagrémens résultans d'une pareille graduation. [...]

Les procédés extraordinaires dont on a usé envers moi relativement à mes arrangemens pécuniaires ne sont au reste pas les seules causes de mon mécontentement, il y en a d'autres qui dérivent de ma manière de penser et de voir. Le seul zèle m'anime, et en voilà précisément tout autant qu'il en faut pour me miner de chagrin. Je dois il est vrai rendre justice aux procédés honnêtes dont on use extérieurement envers moi, mais je ne [me fie] pas aux apparences. Je suis plus que jamais convaincu que si j'avais eu l'insensé projet de vivre d'amertumes, je n'aurrais pu m'y prendre mieux pour réussir en cela, qu'en cherchant à me placer là où je suis. *Tu l'as voullu Georges Dandin,* me direz-vous. Et bien oui mon ami, et je ne sçaurrais pourtant m'en repentir. Je dis plus, je prendrais encore le même parti si c'était à refaire, seulement je serais moins crédule, moins confiant, et il faudrait des contracts revêtus de toutes les formalités pour me rassurer contre les oublis... et les principes admis dans les engagements verbaux. J'aurrais dû aussi me rappeler ces

---

[1] Le prince Alexandre qui vient d'avoir sept ans.
[2] Le prince Constantin qui n'a que cinq ans et demi.

mots du célèbre Platon : *quiconque entre à la Cour devient esclave ;* car je le suis tellement qu'il n'est point sûr que même en demandant ma retraite je fusse libre. Voilà donc *cette fortune brillante !* [...]

Ces lignes se passent de commentaires. Elles nous prouvent d'une façon certaine que les déboires de Laharpe dans les premières années de son séjour en Russie furent nombreux. Il semble avoir agi en idéaliste un peu naïf.

La lettre suivante, la cinquième, est fort longue, et fut remise à Polier par un voyageur que Laharpe ne nomme pas. De ces onze pages sont à relever les passages suivants :

Vous m'avez comblé de joye, mon cher Polier, par votre bonne lettre du 17e janvier, et surtout par l'envoy de votre silhouette que j'ai devant mes yeux au moment où je vous écris, et avec laquelle je m'entretiens de vous. Je la trouve très bonne, mais j'avais fait de vous un croquis que je voudrais avoir et que je ne trouve plus parmi mes papiers. [...]

J'ai été infiniment touché mon bon ami de vos offres généreuses. Je suis dans ce moment hors de crise, mais je vous promets que si je m'y retrouvais c'est à vous que je m'adresserais tout de suite. Il est vrai que dans ce moment je n'ai point de pareilles appréhensions. Mes appointemens suffisent à mon entretien, et peut-être (je dis peut-être plus parce que je l'espère que pour l'avoir éprouvé) que je pourrai même faire quelques épargnes dans la suite si mes appointemens augmentent, *ce dont je doute beaucoup*. De tous ceux qui sont employés des mêmes personnes que moi, il n'y a que le Gouverneur en chef, les deux Sous-Gouverneurs et moi qui ayons de quoi vivre sans nous endetter. Tous les autres sont hors d'état de nouer les deux bouts, et parmi eux il y a trois hommes de mérite dont deux ont famille. D'où cela peut-il venir me demanderez vous ? Je l'ignore, et peut-être aussi que ceux qui pourraient y remédier l'ignorent. En attendant comme ils sont du pays, ils peuvent plutôt s'exposer à faire des dettes qu'un étranger. Quant aux présens, etc. mon cher Polier je n'en désire point, mais jusqu'à présent ce renoncement a été tout à fait surérogatoire. Soyez convaincu mon bon ami que je vois bien, et qu'étant sur les lieux j'ai tous les renseignemens nécessaires. J'ai parlé plus de six mois de mon ancienne affaire qui était pourtant très simple avant que l'on ait trouvé le tems de s'en occuper, et j'ai lieu de ne pas douter que j'en serais encore au même point sans la

lettre que j'écrivis dans le tems, et qui contenait ces termes... : « Votre [Excellence] verrait avec étonnement sans doute que bien loin de pouvoir me procurer la moindre commodité et le moindre agrément, je n'ai pas même le nécessaire. Lorsque je raconterai à Votre Excellence qu'en vivant pour ainsi dire comme un reclus et sans avoir essuyé le moindre accident, je me suis pourtant trouvé dans le besoin et ai été le 5e janvier 1785 sur le point de recourir pour la première fois de ma vie à l'expédient honteux du Lombard, peut-être que l'estime dont Votre [Excellence] m'honore l'engagerait à me croire. Mais si je racontais à d'autres personnes qu'apellé à enseigner à deux grands Princes les sciences qui doivent former leur cœur et leur esprit et honoré (je crois) de la confiance de mes supérieurs, j'ai pourtant été à la veille de vendre mes effets pour vivre seulement mal à mon aise, à coup sûr ces personnes croiraient que je leur en impose *et pourtant j'aurais dit la vérité.* Votre [Excellence] jugera sans peine que j'ai senti vivement toutes ces choses : en effet à moins d'accidens graves et de malheurs extraordinaires je ne pouvais guères m'y attendre... et à la fin : Je *me borne à rapeller ici ce qui m'avait été promis et ne sollicite du reste ni grâce, ni rien qui y ressemble,* mais j'avouerai *à* ... que je désire par dessus tout savoir décidement à quoi m'en tenir, afin d'être une fois délivré des inquiétudes que je rencontre chez moi lorsque j'aurais le plus besoin de tranquillité et d'attention pour y continuer mes occupations. » [...]

Vous pouvez croire mon bon ami qu'il fallait être réellement pressé pour parler de la sorte, mais je vous avouerai aussi que j'ai rougi cent fois de honte pour moi-même en me voyant ravalé au rang de suppliant pour pareille chose, et que jamais je n'aurais remis cette lettre sans la crainte d'affliger mes parens en leur aprenant tout à coup que j'avais quité ma place. A la vérité la réponse favorable ne tarda pas à suivre : quinze jours après je reçus mon augmentation, et ce que je dois ajouter à l'honneur de ceux qui l'ont accordée, c'est qu'ils ne m'en ont pas moins témoigné depuis leur confiance et leur estime, mais enfin j'avais déjà dit et redit bien plus fortement et en un beaucoup plus grand détail tout ce [que] j'écrivis sans qu'il en fût rien résulté. Et qu'on apelle si l'on veut ma démarche une crânerie, il est vrai pourtant qu'il fallait nécessairement opter entre le faire ou s'abymer de dettes. [...]

Depuis la dernière lettre que je vous ai écritte j'ai eu encore deux prises avec le Sous-Gouverneur du second de mes élèves, et toujours

par une suite de cette idée invétérée qu'un major n'est pas digne de délier la courroye d'un homme qui a le rang de général-major, et doit absolument en dépendre. J'ai conservé mon sang-froid dans ces deux occasions mais je me suis plaint amèrement, et ai déclaré tout net que j'espérais que ce serait pour la dernière fois. Du reste je vis très bien avec mes autres collègues, et même avec le Sous-Gouverneur de l'aîné [...] Les parens [1] m'ont donné plus d'une fois des témoignages de leur estime qui m'ont tiré de la classe où je suis. La grande Dame [2] m'a fait cet honneur publiquement et je dois lui rendre cette justice qu'elle m'a encouragé à persévérer par les assurances de sa bienveillance et de sa satisfaction : vous pouvez m'en croire mon cher Polier, je ne me laisse pas éblouir facilement.

Mes élèves sont deux aimables enfans dont on tirerait un bien plus grand parti s'ils n'étaient pas ce qu'ils sont. Jusqu'à présent pourtant on ne les traite guères comme les personnes du même rang sont traitées ailleurs. Ils vivent avec leur parens comme l'on vit chez les bourgeois et éprouvent ainsi les affections et les douces émotions des autres hommes. Quoique je ne me familiarise pas avec eux, et que j'en agisse à leur égard comme avec des inférieurs, ils me témoignent beaucoup d'amitié, et j'ai souvent bien de la peine à me soustraire à leurs caresses. [...]

J'ai souvent beaucoup de plaisir avec eux, mais il faut une patience si grande que vous auriez lieu de vous en étonner d'après la connaissance de mon humeur, si vous ne saviez pas en même temps que je suis encore plus opiniâtre et obstiné que vif et impatient ; or c'est par obstination que j'ai de la patience. [...]

Je ressens souvent le besoin de la société, et surtout celui d'une certaine espèce, mais les moyens de le satisfaire sont difficiles, et la peine passe le plaisir. On ne connaît ni coteries, ni sociétés familières, ni cordialité, ni confiance. *O.* est la seule avec laquelle j'aie trouvé quelquefois ce que je cherchais, mais aussitôt que j'ai découvert qu'une autre passion l'occupait, j'ai évité les occasions de m'entretenir avec elle. Je ne suis plus en doute aujourd'hui. Elle aime depuis plus de trois ans un jeune homme que la figure, la naissance, le rang et les richesses rendent l'un des premiers partis de ce païs, mais c'est un roué et qui pis est, il aime ailleurs. Cette découverte vous pouvez

---

[1] Le futur tsar Paul Ier et Dorothée de Prusse.
[2] L'impératrice Catherine II.

le croire ne m'a pas été trop agréable mais elle ne m'a du moins pas rendu injuste. Je plains *O.* de tout mon cœur parce qu'elle mérite un sort bien différent. Seulement ce ne sera pas moi qui la consolerai, je ne me sens pas assez de force pour un rôle pareil. Combien j'ai à me féliciter, mon bon ami, d'avoir été si retenu, et qu'il eut été douloureux d'entendre sortir de la bouche que j'aimais l'aveu précis d'une inclination différente. Heureusement mes yeux et mes actions seules ont parlé et ma bouche n'a rien prononcé, mais il n'en est pas moins vrai que si cela sauve l'amour-propre, cela ne fait pas oublier les sentiments que l'on éprouve. Un penchant secret m'a porté vers cette personne dès le troisième jour de mon arrivée et je crains quelquefois qu'il ne soit entré pour quelque chose dans le parti que j'ai pris. [...]

La lettre suivante porte la date du 29 avril, avec au crayon le millésime 1785 ; elle compte douze pages de la même écriture serrée avec plusieurs ratures. Après avoir remercié Polier de sa missive et de son amitié renouvelée, Laharpe narre une nouvelle fois sa triste situation passée, ses démarches pour obtenir l'exécution des promesses verbales de son engagement et sa hantise des dettes :

Vous m'exhortez à ne pas m'effrayer tant des dettes, et vous me dites qu'il est impossible que je ne parvinsse pas à m'en débarrasser une fois en étant mieux connu... Mon bon ami, vous jugez sur les bords du lac de Genève et vous raisonnez juste, mais... Je vous prie au contraire d'être persuadé qu'il ne faut compter que sur ce qu'on tient, qu'il est insensé pour le moins de compter sur le lendemain et que malheur à celui qui fonde son existence future sur des futurs contingens, ne fût-ce que pour un seul mois, une semaine, un seul jour. [...] Ce n'est pas l'intrigue ouverte qui est à craindre, c'est celle qui marche dans les ténêbres. On peut se deffendre contre le voleur de grand chemin, mais on succombe sous les coups de celui qui frape dans le sommeil. Je ne crains pas les combats à force ouverte, quelque puissant que soit l'adversaire, grâces au ciel j'ai appris cette espèce de combat à mes dépends dans ma patrie, mais comment puis-je espérer d'être toujours à l'abri de la calomnie, des faux rapports et des fausses interprétations ? Comment puis-je espérer que ma conduite plaise toujours de même ? Pardonnera-t-on à mon zèle et à mes efforts, la franchise de mes procédés et se rappellera-t-on toujours

qu'un républicain a des droits qu'aucun autre ne peut avoir ? [...] C'est une *affaire de tact* que de savoir jusques où la patience peut aller, et il y a un milieu entre la roideur qui détruit tout et qui est le défaut d'une tête chaude, et cette patience qui fait suivre aveuglément toutes les volontés d'autrui et entraîne des suites encore plus fâcheuses. Ce milieu ne peut se déterminer puisqu'il dépend entièrement des circonstances, mais je tiens en général que *tout homme animé du désir d'être utile à l'humanité doit supporter les traverses, essuyer patiemment les contradictions et ne point se rebuter, aussi longtems que sa patience et sa condescendance sont compatibles avec ses devoirs et avec la répondance qui est à sa charge ; mais qu'aussitôt qu'on exigerait de lui de se prêter à des choses contraires à ses sentimens, à ses principes et à ce qu'il croit être l'essence de ses devoirs et de sa vocation, il ne lui reste plus que le seul parti de la retraite.* Ces principes vous le savez, mon cher Polier, sont ceux que vous m'avez toujours connu. [...] Si j'avais contracté des dettes (et à celà il n'y avait pas de doute) ma liberté eût été perdue. Comment aurais-je pû, endetté peut-être pour quelques milles roubles, prendre une résolution digne d'un homme honnête si le cas s'était présenté de le faire ? J'aurais donc faibli ! Or qu'est-ce qu'un homme capable de faiblir contre le sentiment de sa conscience ? N'est-il pas avili ? Ce premier avilissement ne sera-t-il pas suivi de plusieurs autres et où s'arrêtera la suite de ces avilissements successifs ? Le mal n'aurait guères été moindre si la résistance eût opéré ma retraite. Victime de mes créanciers l'honneur ne m'aurait pas permis de quiter sans les satisfaire et eux mêmes ne me l'auraient pas permis. [...] Le 24e du mois de mars il est sorti un ordre par lequel mes appointements doivent être portés à cent roubles de plus par mois, mais l'ordre ne concernant que l'avenir, j'ai tout au moins perdu la première année.

Laharpe expose ensuite qu'il était presque décidé à abandonner sa place s'il n'avait pas reçu cette augmentation de traitement, puis il revient à sa situation présente :

Quelle influence pourrait avoir un major qui se trouve le dernier de tous ceux qui sont employés avec lui, là où la distinction des rangs est la mesure exacte de tout ? Il est si vrai que je suis le dernier en rang de tous les officiers employés que deux d'entr'eux qui se trouvaient au-dessous de moi, viennent tout récemment de me passer sur le corps au moïen du rang de lieutenant-colonel, et m'ont laissé

absolument le dernier de tous. Je ne vous cite au reste cela par aucun sentiment d'envie, car j'ai trouvé le premier que cet avancement leur ayant été promis depuis longtemps, il était juste qu'ils l'obtinssent. [...] Puisque donc, malgré l'étendue de mes devoirs, je n'ai que l'honneur d'être *le dernier de tous,* vous pourrez en conclure mon cher Polier que ce n'est pas là ce que vous avez cru, et ce n'est pas là aussi ce que j'avais cru, mais l'ignorance des mœurs et des usages, et probablement aussi l'amour-propre, aidèrent à me séduire. J'ignorais qu'il fallait avoir un *rang* pour être homme de mérite et en conséquence je ne daignai pas m'en inquéter ; aujourd'hui même je ne m'en inquiète pas, mais si j'avais jamais eu le deissein de revêtir quelque emploi après avoir achevé mon ouvrage, il me faudrait renoncer tout à fait à cette idée, puisqu'à moins de grâces extraordinaires, il me serait impossible de faire assez de pas pour arriver à un rang correspondant à un emploi au-dessus du subalterne, car vous pensez bien quand j'aurais cette espèce d'ambition, je ne serais ni assez fou, ni assez bête pour vouloir être *subalterne.* [...] Depuis que les causes de mon mécontentement ont cessé, mes efforts ont redoublé auprès de mes élèves. Vous ne sçauriez croire combien je les aime et combien leur compagnie m'est devenue nécessaire. De leur côté ils paraissent m'aimer et avoir de la considération pour moi, et ce qui m'en fait plaisir c'est que je ne dois ces démonstrations, ni à la flaterie, ni à des complaisances coupables. Je ne leur permets pas de penser un instant qu'ils ne sont pas mes inférieurs. Avant toutes choses j'exige d'eux l'obéissance, et comme je ne leur promets ou n'interdits jamais rien en vain, ils savent déjà que le seul parti à prendre est d'exécuter ce que je désire et que toute résistance serait vaine. C'est surtout avec eux que ma parole est sacrée et que je compte mes mots. L'aîné parle déjà le français d'une manière intelligible et écrit le son des mots avec toute la correction qu'on est en droit d'attendre de son âge ; le cadet est plus retardé, mais peut cependant déjà s'énoncer. Si vous pensez que je suis le seul qui leur parle français vous trouverez peut-être que ce n'est pas avoir trop mal employé mon tems que de les avoir mis en état de recevoir des instructions au milieu des distractions attachées à leur rang et à leur âge. Vous seriez étonné j'en suis sûr de la liberté avec laquelle je m'énonce et des choses que je leur dis. Je m'attache surtout à leur faire sentir qu'ils n'ont en eux rien de distinctif et de particulier, et je les compare souvent au paysan qui bêche la terre afin que devenus plus grands ils n'oublient jamais

que c'est au hazard qu'ils sont redevables de leur fortune, et que ce n'est que par leurs qualités seules qu'ils peuvent s'en rendre dignes. A Dieu ne plaise que j'osasse désavouer mes principes dans l'occasion ! Non mon cher Polier je renoncerais plutôt à tout que de me souiller par une telle lâcheté. L'éclat du plus haut rang ne m'en impose pas, et je me permets sans scrupule de mesurer ces colosses devant lesquels le stupide vulgaire se prosterne servilement. [...]

Encore un mot sur mes intérêts. J'ai actuellement 2669 roubles par an, ou du moins je les aurai à compter du 24e mars passé. Somme très suffisante pour vivre sagement. Suivant toutes les apparences je pourrai épargner annuellement 4 ou 500 roubles et certainement je n'y manquerai pas. J'enverrai ces épargnes à mes parens avec plein pouvoir d'en disposer, et je serai heureux en pensant que j'augmente leurs jouissances, je l'ai désiré depuis si longtems! [...]

Je n'attends et n'espère aucuns présens et aucunes gratifications, et comme l'on ne s'est point engagé à me faire une pension viagère après l'éducation terminée, je n'en demanderai certainement pas une et ne resterai pas une minute de plus afin de la solliciter. D'après ce que je vous dis dans ce moment vous devez sentir mon cher Polier combien il m'importait d'arriver à une situation indépendante des peut-être et d'une reconnaissance toujours douteuse, or cette indépendance j'en vais jouir et elle me suffit. Tout ce qu'on pourrait y ajouter de plus ne rendrait pas le sentiment de mes devoirs plus vif, et n'augmenterait pas mon zèle au-delà de ce qu'il est. Cependant je vous l'avouerai les balottemens que j'ai éprouvé si longtems ne me permettent pas encore de croire trop à ces annonces de bonheur. Je suis devenu si sceptique sur cet article que je ne serais point étonné, point affligé même, si j'étais obligé de rabattre des espérances dont je viens de vous faire part, ma seule inquiétude serait produitte par la crainte d'en causer à mes parens. Avec une façon de penser pareille et avec une âme préparée à supporter également l'une et l'autre fortune, vous pouvez être assuré mon cher Polier sur l'espèce d'ambition qu'on pourrait m'imputer dans la place où je suis. J'ai de l'ambition il est vrai, mais les Grands et la faveur ne peuvent rien pour elle.

La fin de cette longue épître offre moins d'intérêt, tout au plus il y est encore question de la mystérieuse O. « C'est un stérile bonheur que celui de lorgner tous les 15 jours, et c'est cependant là la plus claire de mes jouissances. Il semble qu'on s'intéresse à moi, mais

encore que veut dire ce mot *intéresser* ? Je ne dis rien qui puisse amener une explication et j'évite toutes les occasions d'être seul. Imaginez ma détresse puisque je fais souvent des vœux pour qu'elle passe dans les bras d'un autre ! Vous ne me ferez pas j'espère le tort de penser que le désir de la séduire y entre pour quelque chose. »

Dans la lettre qui suit, datée de Saint-Petersbourg le 1/12 juin 1785 (bien que la cour soit à Tsarskoïe Selo) le ton change entièrement, l'optimisme est revenu :

Je suis libre maintenant puisqu'il ne tient qu'à moi de l'être et que sauf mes devoirs, rien au monde ne peut plus me retenir par force, aussi je vous l'avouerai, ce sentiment de liberté et d'indépendance m'a rendu ma bonne humeur précédente que je n'avais pourtant pas perdue au point de ne jamais rire. [...] J'ai perdu il est vrai beaucoup de la bonne humeur que j'avais il y a plusieurs années, mais je la retrouve cependant de tems en tems quand je suis en lieu propre à lui laisser son libre cours, surtout avec des femmes. [...]

L'on a inséré, dans l'ordre émané au sujet de l'augmentation de mes appointemens, qu'elle avait eu lieu en *considération des soins et des peines particulières que je m'étais données.* J'ai du reste lieu d'être très content de ma position actuelle. Je jouis de l'estime et de la considération publique. Mes collègues me veulent du bien parce, disent-ils, que je suis bon diable malgré ma tête chaude, et mes supérieurs me témoignent des égards. Je ne sçaurrais aussi assez me louer des bontés dont les parens de mes élèves m'honorent. Je ne vous transcrirai pas les choses obligeantes qu'ils m'ont dittes parce que malgré la connaissance que vous avez de ma véracité, vous auriez peine à croire que des personnes élevées dans ce haut rang s'exprimassent avec autant de bonté que si elles étaient de simples particuliers. J'ai vu peu de fois la grande Dame sans qu'elle ait daigné m'adresser la parole avec bonté. Je vous cite cela parce que c'est une distinction à laquelle mon rang ne me donnait aucun droit de prétendre, et parce qu'elle a encore ajouté aux attentions qu'on a pour moi. Je sens, il est vrai, tout ce qu'il y a d'obligeant et de flateur dans ces procédés, mais je n'en perds pas la tête et je m'attends bien à n'être pas exemt des vicissitudes qui accompagnent ordinairement la faveur. Me croyez-vous capable d'être abattu si l'on n'avait plus pour moi ces mêmes procédés ? Je suis bien sûr que non, car nous nous connaissons et vous savez bien que ce n'est pas la soif de l'or ou celle des honneurs

qui m'inspirent, mais le désir unique de me distinguer en me rendant utile ; or si je fais le bien autant qu'il est en mon pouvoir et si ma conscience bien éclairée me rend ce témoignage, que pourrait-il m'arriver ? Ma bonne réputation j'ose l'espérer ne dépendra que de moi seul, et tous les Grands du monde ne pourront la diminuer ou l'augmenter.

On retrouve dans ces lignes, comme dans les lettres précédentes, et dans bien d'autres passages, ce désir constant, soutenu, on pourrait même ajouter : furieux, de se distinguer, de briller, mais par la seule vertu de ses mérites, de ses talents qui doivent être reconnus pour eux-mêmes sans rien devoir au favoritisme ou à la moindre courbette. C'est un dû qu'il exige et non une grâce.

Nous découvrons ainsi un orgueil peu ordinaire chez ce pur républicain, mais aussi une très certaine naïveté. C'est l'honnête homme intransigeant lancé sans beaucoup de discernement dans les méandres d'une cour où, malgré l'affabilité des têtes couronnées, à laquelle il est du reste sensible, il se trouve désarmé au milieu des intrigues et des « rangs » devant lesquels ses sentiments de démocrate s'insurgent [1].

Dans la suite de cette missive il se montre, pour la première fois, un peu bucolique en décrivant ses journées :

Je mène une assez bonne vie à la campagne. Le matin à 7½ je vais chez l'aîné de mes élèves où je reste jusques à 10 heures et quelquefois plus tard. De 10 à 11 je passe chez le cadet, après quoi, ou je retourne chez moi jusqu'au dîné, ou je me promène. A 3 heures je retourne chez le cadet auprès duquel je passe une ou une heure et demie, et cela fait, je suis libre. Je me retire pour lors chez moi où

---

[1] Un article paru dans la *Gazette de Lausanne* du 4 novembre 1970, intitulé *La société soviétique dans sa hiérarchie,* par R. B., nous fait l'effet d'être l'écho moderne des remarques de Laharpe et nous en donnons ci-après quelques lignes : « La société soviétique est une société de classes que délimitent de multiple manière des privilèges et des intérêts de groupes. Chaque citoyen a une place, il sait à quelle classe il appartient et connaît les devoirs qui l'attachent à cette dernière de même d'ailleurs que les avantages qu'elle lui assure et les limites à l'intérieur desquelles il peut se mouvoir aussi bien physiquement que spirituellement... Quand un Soviétique adresse la parole à un concitoyen, un spectateur placé en tiers saisit très rapidement si celui qui parle s'adresse à un supérieur ou à un inférieur, si la différence qui sépare les interlocuteurs est grande ou petite, importante ou insignifiante, si elle est de nature professionnelle ou sociale ou si elle a quelque rapport avec la hiérarchie du parti. Le simple mot de «camarade» comporte en russe plus de timbres différents et de nuances dans l'inflexion que la société capitaliste ne compte de classes et de couches sociales... »

je m'occupe jusques à 8 heures et demi ou 9 heures afin d'éviter la chaleur du soleil qui ne se couche maintenant qu'après 9 heures, et je me promène dans la campagne jusques à onze heures ou minuit par le plus beau crépuscule du monde. Pendant toute la nuit on voit assez pour lire et écrire sans le secours de la lumière. Après avoir bien arpenté la campagne je reviens chez moi et m'endors doucement en pensant à ceux que j'aime. J'ai repris bonne mine depuis ce nouveau régime mais j'ai gardé mon toupet blanchi et suis maintenant un grand Riquet à la houpe. [...]

La prochaine épître, datée du 14 août de la même année, est une amplification de la précédente, Laharpe revenant sur sa fonction de précepteur qui n'a de compte à rendre qu'au Gouverneur. Au sujet de cette prérogative il a eu une altercation assez vive avec les deux Sous-Gouverneurs (qui ont tous deux le grade de général-major alors que lui en est resté à celui de major) qui voulaient l'obliger à leur soumettre son programme d'éducation et le détail journalier de ses leçons. Il est sorti victorieux de cette joute ce qui le satisfait beaucoup. Il est ensuite question de ses élèves et il s'étend sur les principes de morale qu'il leur inculque. A propos de Cincinnatus : « *Il mourut pauvre mais pleuré de tous ses concitoyens, laissant à ses enfans le plus noble héritage, l'honneur de porter son nom, et à la postérité l'exemple de la vertu la plus parfaite et de cette véritable gloire que les puissans de la terre ne peuvent ni accorder ni refuser parce qu'elle seule appartient à la vertu et aux talens.* »

Laharpe s'efforçait de faire de ses élèves des hommes et non des princes.

Il revient enfin à son grand projet, écrire une histoire de la Suisse qu'il compte commencer l'hiver suivant, mais il ne se dissimule pas la difficulté de la tâche ; il veut rétablir un tableau véridique de l'histoire de sa patrie. Il termine enfin avec quelques mots sur la mystérieuse O. qu'il a revue et dont il est toujours amoureux.

Le 17/28 septembre de la même année 1785, Laharpe se plaint amèrement du long silence de son ami dont il est sans nouvelle depuis plusieurs mois. Malheureusement pour Laharpe son protecteur et chef direct, fort aimable et poli, le général-gouverneur est décédé, mais il avait pu présenter à la grande Dame un mémoire de notre épistolier que sa majesté avait approuvé, notant en marge sa satisfaction. Cela fortifia sa position vis-à-vis de ses collègues.

Plusieurs paragraphes concernent ses élèves et il écrit :

Vous ne sçaurriez croire combien je suis attaché à ces deux enfans. Je les aime comme s'ils étaient miens, et peut-être davantage ; de leur côté ils me considèrent, me craignent, et paraissent m'aimer. Quand je tiens entre mes bras cette espérance d'une partie de l'Asie et de l'Europe j'ai peine à croire que ce soit moi à qui cela arrive : puissai-je seulement réussir, et puissent tous ces peuples n'avoir aucuns reproches à faire à ceux qui se sont chargés de leur former des princes dont ils attendent leur bonheur ! Ah ! Polier, si (lorsque je serai sur les bords du lac de Genève) les gémissemens sourds des peuples malheureux se faisaient entendre à moi, je passerais le reste de mes jours dans l'affliction, et le sentiment d'une conscience pure ne suffirait pas pour me consoler ; mais si au contraire le bonheur de la Russie se faisait sentir jusques à moi, alors je me croirais plus heureux que tous les Grands de la terre ensemble, et je mourrais content d'avoir contribué au bonheur de l'Humanité.

Ensuite quelques lignes à propos de ses entrées à la Cour où il est toujours reçu avec force amabilités :

Je n'ai changé, ni de ton, ni de manière d'être, je ne suis ni bas, ni fier, mais je me tiens à ma place et pense qu'un homme sage doit aux loix et aux usages de les respecter en témoignant les égards publics que les uns et les autres exigent en faveur de certains rangs, et qu'il n'appartient à personne de se mettre au-dessus sans nécessité ; en partant de là mon cher ami, je suis respectueux envers ceux que l'usage m'ordonne de respecter, mais je ne fais rien au-delà, et ma fierté commence là où cette obligation finit. Lorsque vous me reverrez mon cher ami, j'espère que vous me retrouverez le même ennemi de la bassesse, le même ennemi de la flatterie, le même ennemi des vanités, et surtout le même ennemi de la tyrannie et de l'aristocratie oligarchique.

Dans les dernières lignes il est question du livre : « Du gouvernement des mœurs » écrit par le vieux bourgmestre de Lausanne Antoine Polier de Saint-Germain, dont il a pris connaissance avec intérêt et qu'il fait lire autour de lui.

La missive qui vient ensuite, le 22 novembre, n'offre pas grand intérêt et ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà, elle est

du reste assez courte. Ce n'est pas le cas de la lettre datée du 31 mars/ 11 avril 1786 qui fait mention d'une lettre, fort importante d'après Laharpe, qu'il a confiée à un voyageur afin d'éviter une censure toujours possible, mais qui manque malheureusement dans les présentes archives.

Après avoir narré ses occupations professionnelles, préparation des cours d'histoire et de géographie, et ses propres progrès en anglais, il se plaint de sa solitude :

Mes occupations me rendent sédentaire malgré moi. Je préférerais sans doute passer quelques soirées dans la compagnie de quelques hommes et de quelques femmes d'un commerce sûr, mais où trouver de pareilles sociétés là où personne ne se fie à un autre, et où la communication des cœurs est inconnue ? Cependant je vois de tems en tems quelques hommes d'esprit et de bon sens qui viennent chez moi, où chez lesquels je vais. Leur compagnie fait diversion à mes travaux et je me retrouve tout autre après en avoir profité pendant quelques heures, malheureusement eux et moi sommes gênés, et dans une grande ville où chacun pense à ses affaires on n'est pas sûr de se rencontrer à point nommé. Depuis deux ans j'ai dansé une fois, et en vérité c'était de bien mauvaise grâce. Ce n'est pas que je sois devenu pédant sur l'article de ce plaisir, seulement il ne me tente plus ; il faut avoir ou 20 ans, ou une amante pour s'y livrer. Or dès longtems la première époque des 20 ans est passée, et quant au second cas dont je parle, s'il existe, ce n'est pas pour mon bonheur, et l'on danse mal et de mauvaise grâce quand on est triste. Le départ de mon aimable compatriote m'a privé de la seule personne de son sexe qui me rapellât encore celles que j'ai connues dans mon pays, et particulièrement celles qui vous appartiennent. Je l'ai vu partir avec un vif regret, mais avec cela j'ai travaillé bien sincèrement à la faire retourner persuadé qu'on ne doit pas aimer ses amis uniquement pour soi, mais aussi pour eux-mêmes. Lorsque vous la verrez, et cela n'est pas impossible un jour ou l'autre, demandez lui si j'oubliais mes bons amis. Elle vous dira j'espère que de loin comme de près je les porte en mon cœur, et qu'après ma liberté ils sont le premier de tous mes biens. Je dis la *liberté* ! Ah ! mon cher ami, je l'ai bien laissé derrière moi ce trésor plus réel mille fois que ceux de Potose. Encore si je la recouvrais un jour ! Encore s'il m'était donné de respirer, de penser, de parler et d'écrire dans un pays où l'homme

ne connaît au-dessus de lui que la loy, où il n'est comptable de ses actions qu'à son magistrat et où il n'a à craindre que les bouleversemens de la terre, les ouragans et la tempête, je me croirais heureux ; mais dès longtems cette sentence est prononcée : *qui sert les grands, serf devient.*

Laharpe revient ensuite sur un sujet qui lui tient à cœur, son histoire de la Suisse qu'il n'a pas encore commencée, mais il entrevoit la façon de mener à chef son ouvrage :

Et quand je pense ainsi, ce n'est pas que je veuille qu'un historien affecte aucune partialité ! A Dieu ne plaise que telle soit mon opinion. Je pense au contraire que l'on doit dire également et avec la plus exacte vérité tant ce qui est à charge et à décharge, et je n'y mets d'autre condition que celle-ci, que *l'histoire soit écritte pour faire aimer les vertus et les principes nécessaires pour le maintien de la constitution, et pour inspirer la haine de ces crimes et l'horreur de ces principes qui tendraient à la détruire.*

Cela pour l'histoire ancienne, mais lorsqu'il touche à sa propre période il est plus réticent :

L'embarras est au contraire de poursuivre dès le moment où la paix a commencé à régner avec les puissances du dehors. Cette partie de notre histoire est non seulement difficile mais même dangereuse à écrire : *difficile* à cause du manque de matériaux, et *dangereuse* parce que les deux siècles de cette paix dont nous jouissons ayant vu nos constitutions s'altérer, et les abus prendre la place des loix, ce serait s'exposer aux haines et aux inimitiés et courir le risque de susciter des troubles en présentant l'histoire de cette période dans son vrai jour.

Pour comprendre cette phrase il faut se rappeler la période où elle a été écrite (1786) et certainement Laharpe ne voulait pas provoquer des soulèvements dans sa patrie.

Il quitte enfin l'histoire pour revenir à ses amours :

Je voudrais mon bon ami pouvoir vous donner de l'état de mon cœur des nouvelles plus satisfaisantes que les dernières mais la force de la vérité m'oblige à vous avouer que s'il y a eu quelque amendement, il n'est point encore tel que je dois le désirer pour mon repos.

Mon bon ami ! la raison est souvent un meuble bien inutile et bien à charge. Heureux ceux que le hazard ou la fortune unissent suivant le vœu de leurs cœurs, mais ce ne sera jamais le cas de votre ami. Mon âme est tellement accoutumée aux sensations de la tendresse qu'elle me les reproduit par réminiscence et à la moindre occasion pour me désespérer tout à fait. En vain je m'efforce d'éviter tous les lieux où je pourrais rencontrer O., en vain je cherche à donner le change à mon imagination, en vain je me fortifie des armes de l'amour-propre, en vain je m'occupe d'objet sérieux et incompatibles (à ce qu'il paraît) avec la tendresse ; aussi longtems que je suis occupé les choses vont à merveille, mais suis-je forcé d'interrompre mes occupations pour un moment, aussitôt la sensation prédominante le met à profit, et cela dure jusqu'à ce que l'occupation sérieuse recommence. Que faire à cela mon cher Polier ? Contre les ennemis du dehors on ne manque pas de moyens de déffense, mais contre cet ennemi qui veille au-dedans de soi croyez-vous que l'on en trouve ? Jusqu'à présent du moins j'en désespère.

Il termine enfin ces treize pages en encourageant Polier à entrer dans les Conseils de Lausanne :

Pourquoi mon bon ami avoir de la répugnance à entrer en Conseil ? Le citoyen qui sert son pays dérogeat-il jamais quelque minutieuses que fussent ses fonctions ? La place d'un justicier de village est à mes yeux supérieure de beaucoup à cet esclavage dont tant d'hommes s'honorent auprès des princes. Qu'est-ce qu'un chambellan ? Un honnête domestique, et certainement le nom ne fait rien à la chose. La première fois que je vis tous ces grands dignitaires présenter les plats, tendre les assiettes, les reprendre, offrir à boire, etc. à un homme leur semblable, et souvent leur inférieur en connaissance, je gémis de l'avilissement de la nature humaine, et me maintenant dans ma place je me trouvai sur le champ fort au-dessus de tous ces laquais chamarrés. C'est en *Italie* que je jouis pour la première fois de ce spectacle. Servez mon bon ami, servez votre patrie, elle a besoin de bons citoyens, et mérite dans le fonds qu'on l'aime. [...]

Le pli suivant, daté de Tsarskoïe Selo du 31 mai/10 juin 1786, est uniquement consacré aux difficultés que Laharpe éprouve avec son plus jeune élève le prince Constantin, capricieux, indocile, brutal

parfois. Ni le Gouverneur en chef, ni le Sous-Gouverneur, et à plus forte raison ses menins, n'osent le contrecarrer, seul il se permet de montrer de la fermeté mais il est souvent débordé par cet enfant indiscipliné que personne ne corrige ; n'a-t-il pas porté la main sur ses maîtres russes sans que ceux-ci ne réagissent, ni n'appliquent les punitions souvent promises !

Si Laharpe peut écrire avec une telle franchise et sans phrases voilées sur un jeune prince impérial, auquel malgré ses défauts il s'est attaché, c'est grâce aux bons soins d'un de ses amis, nommé de La Grange [1], à qui il a confié cette lettre qui ainsi n'a pas passé par une censure toujours possible. Il en est de même pour la missive qui fait suite, datée de Peterhof le 27 juin (1786), transportée dans les bagages d'un autre ami, monsieur Du Saugi [2], que notre écrivain recommande vivement. Cette dernière annonce à Polier qu'il recevra de (Henri) Monod un long mémoire de dix-neuf pages de la même date, intitulé :

A mes bons amis Monod et Polier, en communauté. Salut. Cette note roulera, 1° sur les personnes attachées à la même vocation que moi, 2° sur la nature de mes occupations, 3° sur leur bon ou mauvais succès, 4° sur ma situation présente et sur mes espérances pour l'avenir.

Ainsi que Laharpe le dit il est d'abord question du Gouverneur en chef (dont il ne donne pas le nom) :

Le Gouverneur en chef, homme d'une naissance distinguée et décoré de plusieurs dignités, est un homme de sens, dont la judiciaire est bonne. Il est poli et affable plus qu'on ne l'est pour l'ordinaire ici, où un inférieur est traité par son supérieur avec un tant soit peu plus d'égards qu'on ne traite un laquais. Mais ces bonnes qualités sont viciées par trois qualités nationales entièrement opposées, l'*insouciance,* l'*égoïsme* et la *faiblesse*. Là où l'estime publique, le bien public, l'amour de la patrie, et les sentimens d'humanité pour l'homme

---

[1] Il doit s'agir de François-Antoine-Théodore de La Grange qui, en août 1787, était rentré depuis peu de Saint-Petersbourg, cf. Archives de la ville de Lausanne (déposées aux Archives cantonales), F 19, p. 549. Laharpe précise qu'il avait passé 18 ans en Russie.

[2] M. Du Saugi est un Frossard de Saugy, peut-être Daniel-Louis, chevalier de « l'ordre de Russie de St-Valodimir », bourgeois de Moudon, époux de Suzanne-Elizabeth, née de Ribeaupierre, qui baptise un fils le 8 mars 1795, cf. ACV, Eb 133/2, p. 14.

en tant qu'homme, sont des êtres de raison, il serait difficile qu'on se fît des principes immuables de conduite et qu'on s'exposât à des désagrémens plutôt que de s'en écarter. Là où la qualité d'homme est estimée zéro ; là où des hommes inégaux en rang sont incommensurables, où l'on ne connaît d'autres rapports que ceux de supérieur et de subalterne ; là où tout homme a passé sa jeunesse occupé à briguer la faveur de ses chefs par des bassesses et en se tenant coit pendant plusieurs heures debout dans une antichambre et s'est accoutumé à supporter patiemment tous les caprices de ses chefs, là aussi mes bons amis, on ne doit compter sur aucun des sentimens connus ailleurs. Il est tout naturel que ceux qui ont traîné leurs années de sujettion dans les humiliations, cherchent à s'en venger sur leurs inférieurs lorsque c'est leur tour de commander. En un mot quiconque a un chef ici doit s'attendre à le trouver *insouciant* quant aux moyens d'arriver au but proposé et *indifférent* pour ses subordonnés ; un étranger surtout l'éprouvera plus qu'aucun autre, et cependant l'on ne peut rien faire, non absolument rien, sans l'intervention de son chef qui ne manque pas de recueillir tout le fruit des peines de ses inférieurs sans daigner seulement leur en faire compliment. Si j'avais jamais pu croire que sous un gouvernement absolu il fût possible d'être courageux et intrépide, il y longtemps que j'en aurais été désabusé. [...]

Ensuite Laharpe traite des deux Sous-Gouverneurs et des incidents qui l'ont opposé à eux au sujet de ses compétences et de son indépendance vis-à-vis de ses élèves, dont il a été question dans une lettre précédente. Il cite aussi les huit cavaliers ou menins ; il est assez lié avec quatre d'entre eux, un Russe, un Grec et deux Allemands.

Dans le second point il revient sur la nature de ses occupations toujours si absorbantes qu'elles ne lui laissent pas de loisirs pour aborder ses propres projets, doléances qui ne nous apprennent rien que nous ne sachions déjà.

Le paragraphe suivant a trait aux deux princes. De l'aîné il écrit :

L'aîné a un caractère doux, de la sagacité et un bon cœur mais il est à craindre qu'on ne lui donne trop d'amour-propre et qu'on ne seconde ses dispositions à l'indolence en l'aidant mal à propos. Il faut être extrèmement sur ses gardes avec lui pour résister à ses volontés.

Il a merveilleusement le talent de gagner ceux qui l'entourent et il est souvent bien difficile de se deffendre de ses caresses. On pourrait tirer un grand parti de son émulation et de ses talens en déracinant son penchant à l'indolence et l'obligeant à faire plus souvent usage de sa judiciaire. Ce dernier point est presque le seul sur lequel j'aie à me plaindre de lui, et sur lequel nous soyons quelquefois en guerre, car du reste je l'aime de tout mon cœur, et je passe souvent des heures agréables dans sa compagnie. De son côté il me témoigne beaucoup d'attachement, et bien qu'une partie de ses caresses soit sans doute due à l'envie de captiver quelqu'un dont il dépend et qui se montre souvent inexorable, je crois néanmoins qu'il y a de la réalité dans le reste, et ce qui me le persuade ce sont les propos qu'il tient en mon absence et qui ne me reviennent souvent que longtems après qu'il les a tenus. [...] Je suis donc convaincu que cet enfant deviendrait un jour un excellent homme, si l'on travaillait sérieusement, primo à réprimer sa paresse en l'accoutumant à réfléchir par lui-même, à ne se décider que d'après des preuves, et à se donner de la peine, et secundo si on lui faisait sentir la nécessité du travail et lui en faisait prendre sérieusement l'habitude. Mais je crains beaucoup, — et c'est en gémissant que je vous le confie, — je crains beaucoup qu'avec tant de qualités estimables et propres à faire le bonheur de la Russie, ce jeune homme ne devienne qu'un homme *médiocre* ; or qui dit un *prince médiocre,* dit précisément tout ce que l'on peut dire de pire ; puisque peu importe qu'il ne soit pas l'auteur immédiat du mal, lorsque ce mal arrive par sa négligence, par sa paresse ou par son ignorance.

Quant au caractère du cadet, c'est un peu la répétition de la missive du 31 mai, mais Laharpe ajoute au sujet des fureurs de l'enfant et de la passivité des maîtres :

Ces messieurs ont éprouvé eux-mêmes les premiers l'insuffisance de leurs mesures car lorsqu'en dépit de la connaissance du cœur humain ils ont essayé de calmer sa colère au milieu de son accès par des exhortations, ils n'ont fait que l'irriter davantage et ils ont essuyé le double affront d'être désobéis et de recevoir des bourrades, chose qui ne me sont jamais arrivées. Certainement c'eût été le cas de punir l'enfant, et de le punir d'une manière assez sensible pour qu'il n'y revînt pas, mais on *n'a pas osé le faire* parce qu'on prétend que cela

serait mal pris... Mal pris ! L'entendez-vous mes bons amis... Et ce sont ceux qui sont chargés d'une telle éducation qui parlent ainsi ! Et ceux-là seuls qui ont le droit d'approcher le supérieur n'osent pas le faire pour demander ses ordres ! Ah, mes amis, que les souverains sont malheureux de ne voir jamais que par les yeux des autres ! En attendant je me suis expliqué et comme il se pourrait que je reçusse aussi une bourrade si l'enfant en prend l'habitude, j'ai déclaré au père et à la mère que je la rendrais soudain, et ce qui vous montrera combien ils aiment vraiment leurs enfans, non seulement ils l'ont approuvé, mais ils m'ont même prié de le faire. Je suis également convaincu que notre grande Dame l'approuverait malgré l'idée où elle est qu'il ne faut jamais recourir aux voyes de rigueur, idée qui n'est qu'un corrollaire de ses principes d'administration.

Dans ce long mémoire notre écrivain passe ensuite à ses rapports avec cette grande Dame, c'est-à-dire avec l'impératrice Catherine II, il écrit entre autres :

En mon particulier elle m'a fait l'honneur de me dire les choses les plus flatteuses, au point même qu'en les répétant on me prendrait pour un Gascon. Hier encore, comme j'étais auprès de l'aîné, elle arriva à l'improviste et passa près d'un quart d'heure avec lui et moi. Après m'avoir prié de ne point me déranger et m'avoir demandé si j'étais assis (je pense afin de me faire rasseoir si je l'avais été) elle me dit : *vous vous y prenez si bien, vous lui dictez des traits si bien choisis, vous lui dites de si bonnes choses... Mon plus grand désir,* répondis-je, *a été de mériter la confiance dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer, le témoignage qu'Elle veut bien m'en donner est un nouvel encouragement pour moi... Sunt verba,* direz-vous peut-être... Eh bien soit, mais sans parler du plaisir inséparable de se voir traiter en homme de mérite par une personne de ce rang, il est bon que cela arrive devant les élèves, et surtout il est bon que cela arrive au vu et sçu des autres lorsqu'on ne s'en enorgueillit pas au point de leur faire envie ; cela remet un honnête homme au niveau des gens à prétention, et le venge des outrages de la fortune. Ici par exemple cela empêche que je n'éprouve tous les désagrémens attachés au rang inférieur dont je suis revêtu et arrête les insolens qui voudraient se prévaloir de la supériorité du leur.

Laharpe est également en très bons termes avec les parents qui assistent parfois aux leçons et l'encouragent devant les petits princes. Il aborde enfin le quatrième point, sa position présente et ses espérances pour l'avenir :

Enfin mes bons amis j'en viens à ma position présente et à mes espérances pour l'avenir. Quant à l'estime et à la considération, je jouis de toute celle dont on peut jouïr dans un pays où il faut des rangs pour être un homme. Les attentions des parens pour moi m'ont valu en attendant quelques égards de plus ainsi que je vous l'ai déjà marqué, et je crois en devoir la continuation à l'attention que j'ai de ne jamais paraître que lorsque la nécessité ou les convenances le recquièrent. De cette manière je ne fais ombrage à personne et ne fatigue pas par ma présence. Le Gouverneur a aussi pour moi de stériles attentions, autant du moins qu'un supérieur peut en avoir ici pour celui qui lui est subordonné. Je ne compte pas sur sa recommandation pour faire mon chemin et cependant on ne le fait jamais sans être recommandé par son chef ; mais il faudrait pour cela faire ma cour, rester une ou deux heures droit comme une hallebarde dans l'appartement, faire le complaisant, etc., toutes choses indignes d'un homme qui se sent, et indignes de la vocation que j'ai. [...]

Ce n'est point comme *précepteur* que j'existe, car je serais bien plus mal, je suis major donnant des leçons ; or il y a peut-être 600 majors et l'on aurait bien à faire à me traiter différemment qu'on ne les traite. Que vous importent les rangs, direz-vous ? Rien sans doute lorsque j'aurai une fois quitté le pays, mais tant que j'y suis, je suis dans le cas d'essuyer journellement des mortifications sans compter que les récompenses et les appointemens étant exactement comptés, non d'après la nature des occupations mais d'après les rangs, on pourrait périr de misère là où je suis si l'on n'avançait qu'à son tour. [...]

Où est-il donc celui d'entre vous mes bons amis qui voudrait d'une place où l'on voit le bien sans pouvoir le procurer, où l'on a journellement des crève-cœurs et des sujets de peine, où l'on ne jouit pas même des plus innocens plaisirs, où l'on est perpétuellement détourné, où l'on vit avec des hommes étrangers à tous ces sentimens qui faisaient nos délices, qui aggrandissent notre être, annoblissent notre âme et nous rendent plus parfaits, où l'on est exposé à des mortifications insupportables et inconnues partout ailleurs, et où en

jouissant avec peine du nécessaire on n'a pas même l'espoir d'améliorer son sort ? Ah ! si j'avais pu prévoir que l'honneur d'être précepteur de deux princes destinés au trône me coûterait aussi cher... mais le sort en est jetté, et il est trop tard pour s'en repentir. Vous me connaissez assez mes bons amis pour être convaincu que l'idée d'être ravalé au point de n'être qu'un pur instrument dans les mains d'autrui n'a jamais pu passer dans ma tête, et que sa première apparition a dû y produire des tempêtes. Je vous avouerai aussi qu'elle m'a rendu et me rend vraiment malheureux et que la philosophie m'est d'une petite utilité pour supporter tout cela. Je vois avec effroy les années s'écouler sans que j'aye pu me faire connaître. Je me trouve dans une carrière limitée, subordonné, vexé, contrarié, et sans espoir d'y faire quelque chose pour ma réputation ou ma fortune. Chaque jour je rougis à mes yeux des suites qu'entraîne le rôle subalterne dont je suis chargé et loin de pouvoir m'y faire, ainsi que le coursier fougueux, je ronge mon frein sans oser et sans pouvoir rompre mes fers. Sans pouvoir les rompre ! Ah je les romperais sans doute si je n'étais dans ce monde que pour moi, mais comment abandonner à d'autres ces enfans que j'aime et comment annoncer à mes parens un changement qui me ferait passer à leurs yeux pour extravagant et ferait peut-être le malheur de leurs jours ? Comment me justifier, non pas auprès de vous mes amis, mais auprès du public sans me compromettre ou sans en compromettre d'autres ? Cependant je l'hazarderais je vous jure sans la seconde de ces considérations, et je quiterais avec joye un pays où l'on ne peut acquérir ni amis, ni protecteurs, ni honneur, ni fortune, où l'on ne goûte aucuns vrais plaisirs, et où tout ce qui environne l'homme ardent et généreux tend à l'engourdir et à l'enchaîner ; car enfin je ne me sens fait ni pour ramper, ni pour croupir, ni pour être nul, et il y a quelque chose au dedans de moi qui me dit que je ne suis pas à ma place.

Voilà mes bons amis mon histoire sur laquelle vous pourrez demander des commentaires, mais gardez-la pour vous sans en faire part à d'autres.

Ce long rapport se termine par un post-scriptum où il informe ses amis qu'à l'occasion du jour de l'avènement au trône, une des plus grandes fêtes, tous ses collègues ont reçu des décorations ou de l'avancement :

Quant à moi qui porte le bât, on me fait des complimens, et du reste on me laisse croupir dans mon rang de *major* tandis que mes cadets sont avancés comme lieutenants colonels [...] La raison pour laquelle on n'a rien fait pour moi, ainsi que je l'ai appris, est qu'étant le dernier de tous les cavaliers, on n'aurait pu m'avancer sans le faire aussi pour eux. [...]

La lettre suivante, datée du 2 septembre, n'apporte pas de nouveaux renseignements. Il est de nouveau question de sa vie, de ses occupations, des deux princes, l'aîné studieux, le second plein de pétulance et d'insubordination, mais il s'attache de plus en plus à ses élèves comme le prouve ce passage :

En vérité mon bon ami c'est l'espérance seule de contribuer au bien public qui me soutient et puisse la chaleur de mon zèle être toujours assez ardente pour fondre les glaces qui m'entourent ! Je suis attaché à ces enfans, je les aime, je veux leur bien et quoique souvent je revienne chez moi mécontent et le cœur navré, quoique dans ces momens je forme souvent le projet de me retirer, je sens néanmoins qu'il m'en coûterait prodigieusement de l'exécuter.

Plus loin il reprend un sujet qui lui est cher, la liberté :

Quant à la manière dont on en use avec moi, elle est la même que ci-devant. Je me présente peu et cependant l'on a des égards pour moi quand je le fais mais je hais ce train de Cour, et tout ce qui la respire ou sent le courtisan m'inspire de l'aversion. Je ne m'en corrigerai jamais mon bon ami, et pourquoi le ferais-je ? Celui qui révère un Etre suprême, qui tâche de le servir en se rendant utile aux hommes et qui n'agit que d'après la règle invariable qui est en son cœur aurait-il besoin de davantage ? Mon ami je suis né libre, j'ai été élevé dans les principes de l'égalité, de l'honneur et de la vertu par des parens vraiment nobles par leurs sentimens ; je me suis toujours plus pénétré de ces principes en étudiant et les autres et moi-même et il me serait impossible d'y renoncer en quoi que ce soit. Je vis en républicain au milieu d'une Cour despotique, je suis connu pour tel et du Prince et de ceux qui l'entourent, mes principes, mes allures, ma conduite, mes vues, rien de tout cela n'est ignoré

et si quelquefois j'ai le parler haut et superbe, on me le pardonne plutôt qu'à tout autre.

A la fin de ces sept pages il confie à son ami ses peines amoureuses :

Il y a si longtems que je n'ai pas songé à mes affaires de cœur que je ne sçais moi-même à quoi j'en suis. Seulement il me paraît que l'intérêt n'est plus le même et quoique je ne puisse pas dire que tout soit fini, je sens néanmoins que le principal est fait et je suis infiniment plus tranquille. Plût à Dieu que ce fût pour la dernière fois ! On m'a écrit que la Demoiselle de Nyon [1] que j'ai eu le malheur d'aimer si longtems était devenue une héritière depuis la mort de son frère, j'en suis ravi pour elle, mais ce qui me fait quelque peine c'est qu'on dit que son héritage lui a fait oublier entièrement un homme qu'elle avait aimé auparavant. Fiez vous aux femmes après cela ! On nous accuse d'être intéressés et nous le sommes dix fois moins qu'elles. Qu'est-ce que cela vous fait, pourrez-vous dire ? Rien, mon ami, car je suis guéri depuis bien des années, mais si je ne l'étais pas cette nouvelle m'aurait guéri. [...]

La lettre que nous trouvons après cette dernière est datée du 29 décembre 1786. C'est une reprise de ses arguments et de ses hésitations : faut-il que je reste, faut-il que je parte ? Il les présente toutefois, dans les quatre premières pages, comme s'il s'agissait d'un ami qu'il questionne sur sa destinée, mais il n'y a aucun doute qu'il s'agit bien de lui. Cette prudence s'explique peut-être par le fait que cette missive a été envoyée par la poste alors qu'il avait confié les deux précédentes à des amis qui passaient ou rentraient en Suisse, évitant ainsi toute censure, fût-elle russe ou bernoise. Laharpe est plus désabusé que jamais mais on devine entre les lignes que dans le fond de son cœur il a pris le parti de demeurer. Son argument le plus fort et qui le touche le plus se résume dans cette phrase qui est une réponse à un point délicat soulevé dans une lettre de Polier : « Mais vos parens ! — Ah ! vous me touchez dans le lieu le plus sensible. C'est pour l'amour d'eux que j'ai déjà tant et tant eu patience et si je ne peux du moins contribuer de ma bourse à leur aisance, je ne la diminuerai point en retombant à leur charge. »

---

[1] Nommée Nanette, cf. Arthur Boehtlingk, *op. cit.*, p. 23.

Plus loin il revient encore une fois à son rêve d'homme libre et indépendant :

J'ai des meubles et des effets de valeur qui vendus même au tiers me suffiraient pour une couple d'années. Je ne suis dépendant d'aucunes commodités de luxe, je peux vivre sobrement sans peine et pourvu que j'aye *liberty and competence* (et cette *competence* n'est pas si grande qu'un homme sage n'y pourvoye sans qu'il lui en coûte), comme dit Pope, et que je puisse étudier dans une petite chambre dans un pays éclairé, sous un climat tempéré, que me faut-il de plus ? D'ailleurs je suis connu avantageusement, on m'accorde du mérite et ce qui rend recommandable partout, et je ne désespère pas assez de moi pour croire qu'un homme d'honneur qui ne vise qu'au nécessaire et à la faculté d'étudier en paix et qui est désabusé de ce qu'on appelle *grandeurs,* ne trouve partout des ressources et une retraite *surtout lorsqu'il n'a que sa personne à pourvoir.* Que je me fasse un nom dans les lettres ou que je me borne à être du nombre de ces gens de lettres qui philosophent en paix pour eux et leurs amis peu importe, je ne vois rien au dessus de cet état et après avoir fait l'expérience de quelques autres je veux m'en tenir à celui seul qui m'a procuré depuis l'âge de 12 ans les plaisirs les plus vrais dont j'ai joui, et qui me fait encore oublier si souvent les traverses de celui que j'ai embrassé. On ne peut vaincre sa destinée et la mienne me paraît être *l'état d'homme de lettres.*

Pardon mon ami si ayant à vous parler de moi, je vous occupe pendant quatre pages d'un autre, mais vous désirez connaître sa façon de penser : ainsi donc encore deux mots de lui. Lorsque je lui ai demandé où il comptait se retirer pour réaliser ces beaux projets : Je n'en sçais rien, a-t-il répondu : un homme de lettres et un philosophe trouvent partout à se placer, et le lieu où ils sont accueillis, libres et à leur aise, devient leur patrie aussi longtems qu'ils s'y trouvent bien. Quoique j'aye dans mon pays deux amis pour qui je n'ai rien de caché au monde, et des parens à l'existence desquels la mienne est étroitement liée, ce n'est point là où j'irais m'établir, du moins dans les premiers tems. [...] Si je retournais dans mon pays, ajouta-t-il, ce serait pour y vivre en étranger car j'en hais le gouvernement et jamais je n'y prendrais d'emploi. Enfin comme j'espère n'être point dans un cas de nécessité et d'être obligé de me soumettre à tout, il n'est pas même décidé que je voulusse (le cas arrivant) me charger

de la conduite d'un jeune homme ; je ne le ferais qu'autant que cela pourrait me convenir, et surtout soyez bien convaincu que c'est pour la dernière fois *que je suis pédagogue*. Voilà ma façon de penser et mes projets si ma santé ne se rétablit pas et si mes circonstances restent les mêmes, faites en part à votre ami et au mien.

Ainsi s'achève cette longue parenthèse sur ce soi-disant ami, qui n'est autre que lui-même, ainsi qu'on a pu le constater. Reprenant sa personnalité il poursuit :

J'ai dévoré votre lettre du 21e septembre mon bon ami ; elle a fait sur moi toutes les impressions successives de plaisir et de peine qu'on appelle avec raison les jouissances de l'amitié. Ne pouvant y répondre à loisir, puisque je l'ai reçue seulement hier et qu'après-demain matin je pars pour six mois, je renvoye à le faire, ou en route, ou à Kief où je séjournerai deux mois et demi, ou à mon retour.

Laharpe termine enfin ces dix pages en précisant sa position sur le magnétisme alors en vogue à Lausanne et dont son ami Polier lui avait décrit les prétendus résultats :

J'ai lu ce que vous me marquez du magnétisme avec la plus grande attention et beaucoup de plaisir. J'aurais pourtant tort de vous dire que je suis convaincu. Je ne révoque point en doute les ressources sans nombre de la nature et je suis loin de croire que ses secrets sont dévoilés, mais j'avoue que je n'ai jamais cru aux *miracles* même lorsqu'on m'expliquait le cathéchisme. Je suis convaincu mon bon ami que vous avez réellement cru voir les effets dont vous me faites le détail, mais je ne le suis pas également que vous les ayez *scruté* de *sang-froid,* et ce qui me le fait penser c'est la tournure même de votre récit. J'honore M. de Servan [1] comme homme de loy et homme de lettres, mais entre nous mon bon ami, je connais quelques uns de ses ouvrages qui [sont] bien vuides de choses, et je me rappelle très bien de vous avoir communiqué plus d'une fois en sortant de l'assemblée de la Société littéraire où il avait perroré fort longtems, qu'il avait perdu de vue son sujet pour s'occuper d'images et pris l'ombre

[1] Avocat général au Parlement de Grenoble, adepte de Mesmer, séjourna à Lausanne en 1786.

pour le corps. Si c'est un grand vice de ne recourir jamais aux images en parlant et en écrivant, c'en est encore un plus grand de les employer à chaque instant pour se dispenser d'éplucher une question ou de constater un fait. Prenons pour exemple les principes du magnétisme que vous m'avez exposé et qui se réduisent tous à ceci : d'un côté l'immensité de la nature, et de l'autre notre ignorance ; je soutiens et si j'en avais le tems je vous montrerais peut-être qu'on en peut déduire les phénomènes les plus opposés aux loix mêmes de la physique. Je suis assurré mon bon ami qu'on peut écrire sur cette nature et sur notre ignorance de gros volumes, mais il s'agit de me faire voir la liaison des *principes du magnétisme* avec les loix de cette nature, ainsi qu'on connaît celle de la projection et de la chute des corps, de l'électricité, des propriétés de l'aimant, etc. Avez-vous tenu compte mon cher Polier de la préoccupation d'une personne qu'on va magnétiser, de son imagination, de votre situation propre à vous même dans chacun de ces momens ? Avez-vous imité en un mot cet observateur qui observe à chaque seconde le baromètre, le thermomètre, et qui réitère cent fois de suite l'expérience au moindre doute ? Je ne nie point l'influence de l'attouchement en général et en plusieurs cas mais je ne puis concevoir que cela aille jusqu'au *somnambulisme,* et que ce *somnambulisme* mette en état de percer dans l'avenir ou de pénétrer les corps. Plût à Dieu que cela fût ! On serait débarrassé de la médecine à laquelle en mon particulier je n'ai aucune foi, mais qu'il soit possible de me dire d'avance avec certitude ce qui m'arrivera à tel jour, telle heure etc. ou qu'on puisse me détailler ce qui se passe en mon corps, je vous l'avouerai mon cher Polier je répugne à le croire. N'oubliez pas mon bon ami que *Moyse* dit avoir vu les magiciens d'Egypte changer leurs baguettes en serpens, et que ce même homme nous parle de manne miraculeuse, de la retraite des eaux du Golphe arabique, etc. qu'il donne pourtant pour des faits avérés. N'oubliez pas les prétendus miracles de celui dont notre secte tire son nom. Un homme de bon sens qui scrute dans le fonds de son cabinet, sans aucun esprit de parti et sans autre désir que celui de s'éclairer peut-il les croire ?

Je n'ai besoin ici d'aucunes authorités. Si j'en voulais, je vous croirais de préférence mon bon ami, parce que je suis mille fois plus assuré de votre bonne foi que de celle d'un chef de secte tel que Moyse. Le rapport des commissaires de l'Académie des Sciences porte un caractère frappant de bonne foi et de modération. Quant aux per-

sonnes que vous me citez je leur accorderai sur votre parole tous les talens et toute l'honnêteté possibles, mais lorsqu'il s'agit de croire je veux des faits, et plus les phénomènes sont hors du cours ordinaire des choses, plus je veux de preuves. J'oppose ma raison à la foi de l'Univers. Tels sont mon bon ami les principes de ma conduite lorsqu'il s'agit de croire.

Laharpe achève ces longues pages en conseillant vivement à Polier de faire un voyage en Italie au lieu d'aller à Spa. Il lui vante les paysages de l'Arno, de Palerme, de Girgenti, de Syracuse, de Naples dont il se souvient avec nostalgie, et de la douceur du climat qui vaut « toutes les recettes de tous les Esculapes du monde ».

Cette lettre est importante car, par le biais du magnétisme, Laharpe nous expose très clairement sa position sur la religion, les miracles et la foi. C'est un cartésien, un rationaliste, qui ne nie pas l'existence d'un Dieu mais qui considère les phénomènes extérieurs avec la rigueur et le sens critique d'un homme de science. C'est pourquoi ce paragraphe a été reproduit *in extenso*.

La lettre que nous trouvons ensuite a beaucoup moins de valeur et nous n'en donnerons que le début ; elle est datée de Saint-Petersbourg, le 13 avril 1787 :

Si je n'avais pas appris par mes parens que vous avez été les voir en menant par la main votre fils, je croirais mon cher Polier que vous m'avez oublié, ou tout au moins que ma lettre du 29e décembre passé ne vous est point parvenue. Elle était bien noire cette lettre, mais mon bon ami je sçais que vous désirez me connaître tel que je suis, et que c'est avec mes qualités bonnes et mauvaises que vous m'aimez, pourquoi donc me gênerais-je en vous écrivant ? C'est à charge de revanche et si vous étiez tout autre que vous êtes, ce ne serait plus Polier qui serait mon ami. Mes parens et les gazettes vous aurront appris que nous sommes restés en arrière au moment où il n'était question que de dire *marche*. Tous nos préparatifs étaient achevés et plût au ciel qu'ils ne l'eussent pas été ! C'eût été autant d'argent employé mal à propos de moins. L'espérance de voir un pays fertile où je me formais l'idée d'un printems pareil à celui de l'Allemagne m'ayant occupé pendant trois mois à l'avance, je fus d'abord très fâché de la voir s'évanouir, mais après avoir sçu depuis que le climat de Kief n'était guères préférable à celui-ci, je me suis consolé, et j'ai

employé à des occupations utiles ou agréables mon séjour de cet hyver en ville.

Le reste de la missive est une longue réminiscence de son voyage en Italie dont il vante une nouvelle fois les beautés, les délices et le charme, mais surtout la douceur incomparable de son printemps comme si c'était là pour ce bucolique ce qui lui manquait le plus sous le dur climat de Saint-Petersbourg.

Il achève ces onze pages par des extraits des thèmes qu'il a dictés à ses élèves et qui devaient être édifiants pour des princes ; ils sont pleins des vertus que ses élèves devraient cultiver pour gouverner avec bonheur leurs peuples.

La missive qui fait suite à celle-ci est datée de Tsarskoïe-Selo le 14 mai 1787. Elle est très courte et n'est au fond qu'un accusé de réception d'une lettre de Polier. Tout autre est celle que nous trouvons après, onze grandes pages, sans lieu d'expédition, du 16/27 mai de la même année. C'est de nouveau une longue récrimination à propos de sa situation, l'étalage des ennuis et des vexations qu'on lui fait subir, aggravés par une santé délabrée par « le climat, une nourriture malsaine, la privation presque totale des jouissances que la pauvreté même connaît ailleurs ».

Malgré ces redites, il faut en donner de larges extraits qui éclairent, s'il fallait encore le prouver, le misérable état de celui qui ne rêvait que liberté, honneur, vie décente, mais surtout indépendance :

Il m'en coûte tant néanmoins pour revenir sur mes pas que c'est avec une vraie répugnance que je ferai les démarches nécessaires pour cela, et je ne les ferais certainement jamais : 1° si ayant une influence plus grande j'avais le pouvoir de former le cœur et l'esprit de mes élèves, à la charge d'en répondre. 2° Si j'étais appellé à traiter directement, à représenter directement, sans avoir besoin de passer par les intermédiaires. 3° Si je ne voyais pas mes travaux et mes peines à peu près perdus. 4° Si j'étais d'un caractère à fermer les yeux sur les maux que je prévois ou à en être aussi tranquillement spectateur que si j'étais à la représentation d'un drame. 5° Si je ne me trouvais pas mêlé dans une affaire qui ne peut jamais, quelques pures que soyent mes vues, et quelques grands que soyent mes efforts, tourner à ma satisfaction ou à mon honneur.

Que vous seriez étonné du rôle subalterne que je joue, et combien vous rabattriez de cette gloire et de cette fumée de bien public dont vous voulez absolument m'environner, si vous étiez à portée d'en juger par vous-même ! C'est bien moi dont la vue est troublée par cette fumée et qui suis la dupe des élans de mon cœur et des prestiges d'une imagination exhaltée.

Aucun péril, aucune considération au monde n'enchaînerait ma langue si j'étais en droit de parler. Cette prudence tant prônée qui consiste à louvoyer pour demeurer en place et à couper quelques branches lorsqu'il s'agit de déraciner, n'est à mes yeux qu'une honteuse, basse et indigne faiblesse ; je résisterais moi au torrent jusqu'à ce qu'il m'eût entraîné, mais que puis-je maintenant que je n'ai pas le droit de parler et que les vents emportent mes paroles ? Me taire ? Oui si je n'avais pas une répondance ; si les fruits de mon travail ne dépendaient pas entièrement d'autrui ; si je n'avais pas l'affreux chagrin de voir chaque jour mes leçons troublées ou perdues ou inutiles pour des causes que j'ai fait connaître dès le commencement et qu'il eût été si facile de détruire. En pareil cas, peut-il se taire, doit-il se taire celui qui connaît l'importance de ses occupations, la rigueur de ses devoirs, et les conséquences affreuses de leur oubli ?

Laharpe continue ainsi ces longues plaintes sans être plus explicite sur les raisons qui l'empêchent de parler, ce qui peut paraître étonnant puisque dans des lettres précédentes il faisait savoir à son ami que parfois l'impératrice ou les parents de ses élèves assistaient à ses leçons ce qui lui aurait permis alors de s'exprimer. Il poursuit et déclare même : « l'homme honnête n'a d'autre parti à prendre que celui de la retraite s'il ne veut pas devenir *complice* ».

Il le pourrait d'autant plus que sa santé, sur laquelle il revient, est plus que mauvaise et que sa situation financière n'est guère brillante :

Quant à la *fortune* mon bon ami ! J'ignore comment cela va, mais depuis quatre ans je n'ai pas fait un pas vers elle. Mes désirs néanmoins sont bien bornés sur ce point, puisque je serais fort content de gagner en 10 ou 12 ans 40.000 livres de France. D'après les bruits publics je m'étais flatté de l'espoir de recevoir annuellement une gratification comme l'usage en est reçu partout, j'aurais vécu pour lors de mes appointemens et en épargnant mes gratifications je me serais formé

un capital sur lequel mon *indépendance,* le seul vrai bien qu'il y ait et que je désire eût été fondée. Rassuré de la sorte contre les jeux de hazard j'aurais eu les soucis de ma subsistance future de moins, et j'aurais pu me dire chaque jour : qu'il arrive ce qui voudra, je ne serai jamais réduit à retomber à la charge de ma famille sur laquelle je n'ai plus de droits puisqu'elle a fait au-delà de ce que je pouvais en attendre. Il serait tems cependant de recevoir quelqu'une de ces gratifications, quelqu'un de ces présens magnifiques dont on fait tant de bruit et dont on a si grand soin de battre les oreilles aux simples ; car enfin quatre ans ne suffiraient-ils pas pour connaître un homme. Depuis que je suis engagé la seule chose que j'aye gagné a été des dettes pendant la première année et un bout de ruban. C'est à force de tirer le diable par la queue que j'ai fait deux ou trois envois à mes parens pour les aider à soutenir mon frère, et tous ces envois ensemble ne vont pas à 3000 livres de France.

Il continue sur le même thème en expliquant une nouvelle fois à Polier que tout est une question de rang. Comme il est au dernier échelon il ne pourrait recevoir une gratification que si tous ceux qui sont avant lui en recevaient une, ce qui est bien le cas des premiers rangs, mais comme il n'a pas de protecteur et que son chef ne parle jamais de lui, personne ne s'occupe du pauvre instituteur, il est dans la « canaille », ainsi qu'il le dit, condamné à l'obscurité, ne recevant que de bonnes paroles : « Les égards et les remerciemens ne sont sans doute pas des chimères, venant surtout de là où je les ai reçu, mais enfin procurent-ils une existence aisée ? Améliorent-ils la fortune ? Et suffit-il de mots ou de témoignages de bienveillance pour vivre ? Un gueux n'est pas moins gueux pour être honoré des regards d'un grand. »

Malgré tous ces déboires il sent qu'il doit persévérer :

Raisonnant donc à la rigueur, si ma santé et le reste me forçaient de prendre un parti extrême, j'échangerais réellement un *état* contre néant. Vous voyez mon cher que je sens les inconvéniens, et cela est si vrai qu'en mettant encore dans la balance la crainte d'affliger mes parens, je l'ai faite pencher jusqu'ici du côté entièrement opposé à celui vers lequel j'aurais désiré qu'elle penchât ; mais enfin, si après y avoir bien pensé, si après avoir résisté assez longtems, je me trou-

vais dans l'impossibilité de tenir bon, serais-je donc si coupable, surtout en ne retombant à la charge de personne ? C'est un serment que je ne violerai jamais le voulant et le sçachant : je ne remettrai les pieds en Suisse qu'après avoir acquis un *état indépendant,* dussai-je vivre de gland plusieurs années de suitte, et comme j'en abhorre *l'administration aristocratique* lorsque j'y retournerai ce sera pour y vivre en étranger. [...]

Il convient de relever ici que l'ami de Laharpe, Henri-Etienne-Georges Fitz-Roger de Polier, est justement membre d'une des familles nobles de Lausanne ayant l'entière confiance de Leurs Excellences de Berne. Son père, seigneur de Bottens, était le célèbre doyen Antoine-Noé ; un de ses grands-oncles Antoine Polier de Saint-Germain était bourgmestre de Lausanne et un de ses cousins éloignés, dont il héritera les biens et la seigneurie, était le lieutenant baillival Jean-Henri Polier de Vernand. Cet ami si cher, cet Henri-Etienne, fort imbu dans sa jeunesse de son nom, de ses titres et de sa particule, avait dû bien évoluer avec le temps pour devenir l'intime du démocrate qu'était Frédéric-César Laharpe, mais il est toutefois hasardeux d'avancer une époque précise pour ce revirement qui dut être sincère puisque après le départ des Bernois, avec qui il avait cependant collaboré, il fit partie du Comité de salut public, puis fut nommé premier préfet du Léman.

Après cette parenthèse il y a lieu de revenir à cette longue lettre qui s'achève après de nouvelles hésitations sur un projet de voyage en Angleterre, où en aucun cas il ne recherchera une place de pédagogue :

Avec la connaissance que j'ai de la langue, en passant deux mois à la campagne je pourrais la parler. Cela fait, je chercherais à me rétablir, j'userais de ma liberté, je ferais des connaissances et je tâcherais d'achever ce que j'ai commencé depuis longtems sans avoir pu encore y réussir. Un penchant insurmontable m'entraîne vers les lettres, Hélas ! il est bien juste, elles ont tant travaillé à me consoler, à me fortifier, à me soutenir ! [...]

Tous ces beaux projets n'auront pas de suite et son séjour à la cour impériale se prolongera, comme on le sait, jusqu'en 1795.

La missive que nous trouvons ensuite n'en est pas positivement une, c'est la relation d'un voyage qu'il vient d'effectuer à Moscou

avec ses élèves les princes Alexandre et Constantin. Il l'adresse à ses bons amis Polier et Monod, et elle mérite d'être reproduite dans son intégralité.

Tsarskoé-Sélo, le 6e aout 1787
dans une canicule où l'on se chauffe à son propre feu

Me voici de retour de mon voyage depuis 15 jours mes bons amis ! et je ne vous ai pas encore écrit parce qu'en vérité je n'en avais pas le tems et que ma tête était pleine de beaucoup trop de choses.

J'ai été beaucoup plus content de mon voyage que je n'aurais osé l'espérer. Il s'est fait à petites journées puisque nous avons mis 14 jours à faire 200 lieues qu'on fait commodément en 4 ou 5. Les princes occupaient un carosse avec leur Gouverneur, les Sous-Gouverneurs se trouvaient dans un second, suivaient les écuyers, puis deux carosses pour les cavaliers, un carosse pour les médecins et deux autres pour les valets de chambre. Chacun de nous avait ensuite une grande calèche pour ses gens et son bagage, ce qui joint aux calèches nécessaires pour transporter les cuisines, les meubles, la garde-robe, les gens de service, etc. faisait une caravanne orientale pour le transport de laquelle il fallait 500 chevaux à chaque station.

J'ai été extrêmement content de mes camarades de carosse, nous avions eu soin de nous entendre et notre bonne humeur n'a pas été interrompue une heure de suite. Comme nous ne faisions souvent que 70 et 80 verstes par jour et qu'il n'y avait pas moyen de donner leçon, soir et matin nous courrions le pays et terminions la journée par le punch. Çà et là nous avons aussi chassé. Comme il n'y a que quatre villes entre les deux capitales, partout ailleurs nous avons été stationnés chez les paysans où c'était tantôt bien et tantôt mal, mais le beau tems et la bonne humeur faisaient bien vite disparaître ces inconvéniens.

De Petersbourg jusqu'à 30 verstes de Novgorod, la route est monotone parce qu'on ne sort jamais des marais et des bois, mais dans les environs de Novgorod le pays s'ouvre, on rencontre de vastes prairies et des champs cultivés à perte de vue. La situation de Novgorod est agréable. La ville est bâtie à une lieue au-dessous

de l'endroit où le grand fleuve Volchof sort du lac Ilmen après avoir formé une multitude d'îles. Le fleuve la traverse et comme il est très profond, très large, et sert annuellement au transport de près de 4000 barques qui vont à Petersbourg, vous pouvez juger de son importance, aussi Novgorod fut-elle jadis anséatique, très commerçante, très riche et très puissante. Il ne lui reste aujourd'hui de cette antique splendeur que sa cathédrale qui datte de 8 siècles, ses saints et ses reliques, les murs crénelés de sa forteresse, deux grosses tours de deffense, et des ruines d'anciens remparts. La ville moderne ressemble beaucoup à un village par ses maisons de bois. La maison du gouvernement est belle et agréablement située, il y a encore quelques édifices publics dignes de remarque et le nombre en augmente de jour en jour. De quelque côté qu'on tourne les yeux on ne voit que des monastères, les uns abandonnés et les autres encore habités par cette vermine abominable que l'Enfer enfanta jadis pour empoisonner les sources de la vérité et dégrader l'espèce humaine. Dans l'un de ces monastères on montre la pierre sur laquelle *saint Antoine* arriva de Rome par mer.

A 35 verstes au midi de Novgorod dans un village apellé *Bronitzi* on remarque une montagne de forme conique que la tradition dit avoir été faitte jadis par les anciens habitans pour y placer leur divinité Peroun (le dieu de la guerre). Les chrétiens y ont bâti une église, l'on jouit du lieu où elle est placée d'une vue immense de tous côtés. Les objets les plus remarquables sont Novgorod et ses monastères, de belles forêts, des prairies, des champs, des rivières et entr'autres la Msta qui sert à la réunion des eaux de la Baltique avec celles de la mer Caspienne, le lac Ilmen plus grand que le nôtre, etc. C'est à 30 verstes plus loin qu'on apperçoit les monts Valdaï, chaîne de collines élevées qui séparent cette partie de la Russie où l'on ne trouve que forêts rabougries et marais sans fonds, de celle que la nature a destinée à nourir des hommes. Dès qu'on entre entre ces collines dont quelques unes sont assez élevées, on trouve un sol absolument différent, une bonne terre végétale, et un changement considérable dans la forme, la beauté et la variété des arbres. Le pays est cultivé et peuplé. Les vallons sont découpés par de jolies rivières qui fournissent des écrevisses énormes et de l'excellent poisson, et dont les bords sont couverts de beccassines et de canards ; dans l'une d'elles il y a des moules qui fournissent des perles, on en pêcha quelques unes en ma présence.

Les coteaux sont en partie labourés, en partie en friches et couronnés par des forêts de beaux sapins, de bouleaux, d'aunes, de tilleuls, de chênes, de timiers(?) et de pins, qui fournissent de jolis points de vue, et ont quelque ressemblance éloignée avec nos vues du Jura. Çà et là on y apperçoit des éminences coniques qu'on croit avoir servi de tombeaux aux anciens habitans et on fait à peine 6 verstes sans rencontrer de jolis lacs. *Valdaï* même n'est qu'un grand village que sa situation près d'un beau lac au milieu duquel sont plusieurs îles et un monastère rend assez pittoresque. Jadis on citait la beauté de ses filles, aujourd'hui ce n'est plus que leur lubricité et leur impudence.

Vouischni-Volotschok la seconde ville qu'on rencontre est l'entrepôt du commerce intérieur. C'est dans son enceinte que se fait la communication des mers Baltique et Caspienne par le moyen d'un grand nombre d'écluses et de canaux qui réunissent la rivière *Tvertsa* (qui se jette dans le Volga) à la rivière *Schlina* (qui se jettant à peu de distance dans le lac *Mstinno* en sort sous le nom de *Msta,* entre dans le lac Ilmen, en ressort sous le nom de *Volchof,* coule dans le lac de Ladoga et en ressort sous le nom de la *Neva*).

Les ouvrages qu'on a fait pour obtenir cette communication importante sont dignes d'être vus. Il y avait à notre passage 300 barques qui attendaient l'ouverture des écluses qui se fit pour nous.

Torjok, la troisième ville de la route, est bâtie dans un pays fertile en grains, bien cultivé et tout à fait beau, sur les deux bords de la *Tvertsa* qui s'élèvent en amphithéâtre. Sa situation est pittoresque, et lorsque les maisons de bois auront fait place à celles de pierre on pourra la citer pour l'une des plus jolies villes de province. Il s'y fait du commerce et d'ailleurs elle est sur la route des barques qui vont à Petersbourg. Je n'ai vu nulle part en Russie un sang aussi beau, et je fus frappé surtout d'y rencontrer le costume des femmes de Gênes, de Bologne et de Rome.

Tver, la quatrième ville, est une ville de 16.000 âmes, bâtie dans une situation charmante sur les bords du *Volga* qui y reçoit la *Tvertsa.* Elle est bâtie régulièrement et pour la majeure partie en pierre, et l'on y voit plusieurs beaux édifices. J'y fus parfaitement acceuilli par une ancienne connaissance.

A mesure qu'on s'approche de Moscou le sol et la végétation changent visiblement. Cette immense ville dont les remparts qui renferment au reste de vastes jardins, des champs et des prés, ont

40 verstes de tour, est située dans une plaine raboteuse traversée par les rivières *Moskva* et *Yaousa*. Les deux tiers des maisons sont encore bâties en bois, mais on y voit néanmoins de très beaux hôtels et plusieurs édifices publics magnifiques tels que la maison des orphelins, le commissariat de la guerre, la maison du gouvernement, les tribunaux, le club de la noblesse, etc. Le pavé est généralement bon, et plusieurs rues sont assez bien percées. Comme il y a du haut et du bas, on jouit de l'avantage de voir une partie de la ville du milieu même de la ville. Le nombre des églises est incroyable, mais il n'y en a aucune de belle, je n'en excepte pas même la cathédrale où les empereurs sont couronnés. Les anciens édifices publics sont imposans par leur forme et leur vétusté. Le *Kreml,* forteresse qui occupe une éminence au centre de la ville, renferme au delà de vingt églises, des couvens, les ruines du palais des patriarches, l'ancienne demeure des tsars qui est assez chétive, et leur trésor qui vaut la peine d'être vu pour le nombre et la beauté des pierres précieuses qu'on y montre. On y voit encore une cloche énorme, trois canons dans l'un desquels deux hommes pourraient être à l'aise, et la place où les Strelitz furent hachés. L'une des portes du *Kreml* est regardée comme *sacrée* et personne n'y passe sans tirer le chapeau. La situation de cette forteresse est admirable et c'est grand dommage que le projet d'y élever un palais ait manqué, aucun souverain n'aurait eu l'avantage de jouir d'une vue plus belle. Le nouveau palais situé à l'extrêmité de la ville dans le fauxbourg apellé la *Slabode allemande,* là où se trouve le palais de Le Fort, est un édifice immense de mauvais goût et qui n'est pas encore achevé. Son jardin seul vaut la peine d'être vu.

Les habitans de Moscou vivent fort à leur aise : c'est le repaire de tous les mécontens, aussi y parle-t-on fort librement de la Cour, et ne se soucie-t-on guère d'elle. Le luxe y tient de l'asiatique. Il y a un seigneur qui possède 150.000 âmes (c'est-à-dire mâles inscrits sur le cadastre) qui a 500.000 roubles de revenu, et qui ne voyage jamais sans une suite de 1000 personnes.

Avec des recommandations et quelques connaissances de la langue et des usages, un étranger est très bien acceuilli, et j'en connais qui ont choisi de préférence cette ville pour leur séjour vu la grande liberté dont on y jouit et l'acceuil qu'on y reçoit.

Les environs de cette capitale sont charmans, on n'apperçoit que campagnes cultivées, jardins et prairies, entremêlés de villages, de maisons de campagne et d'antiques forêts de chênes, tilleuls, pins

et bouleaux. De tous côtés on jouit de points de vue enchanteurs, et je crois qu'il serait difficile d'en trouver un (à moins que ce ne fût aux bords de la mer ou d'un lac) qui surpassât en étendue, variété et pittoresque celui dont on jouit du sommet d'une colline voisine apellée la *Montagne des moineaux*.

La situation du château de Kolomenskoy, à sept verstes de Moscou, où nous avons passé trois semaines, serait belle partout. J'y ai vu des pins et des bouleaux d'une grosseur et d'une hauteur qui m'étaient inconnues, et des peupliers qui ne le cèdent point aux nôtres. Les jardins de *Tsaritsin,* maison impériale située à 10 verstes de Moscou, sont aussi dignes d'être vus pour les points de vue pittoresques et variés, et pour la végétation. En un mot, quoique les arbres fruitiers ne croissent à Moscou que dans les jardins, la campagne n'en est pas moins belle. La fertilité du sol et l'air pur et tempéré qu'on y respire annoncent un pays destiné à être habité par des hommes, en même tems que le nombre des habitations et la culture prouvent qu'il l'est depuis longtems.

Il n'y a aucune comparaison à faire entre ce pays là et celui ci, et je m'étonne que les Russes qui ont leurs biens dans ces belles contrées, puissent se résoudre à les quiter pour vivre au milieu des marais, pour humer les brouillards, pour se chauffer auprès de la cheminée au mois d'août, etc.

Depuis mon arrivée ici jusqu'à ce voyage, je n'avais mangé de fruits mûrs que des fraises, des framboises, des oranges, des pruneaux, des figues et des raisins secs ; il a fallu que j'allasse à Moscou pour manger de bons melons, des pêches excellentes et des prunes grosses comme un œuf. Il est vrai que tout cela ne croît pas dans la campagne, et qu'on aide la nature dans les jardins et dans les serres, mais on a beau l'aider ici dans les meilleurs serres, il n'en résulte pas grand chose. On a dans l'été 15 et 20 pêches pour un rouble à Moscou, tandis qu'on demande ici 2 roubles pour une mauvaise pêche. Vous conviendrez donc mes chers amis qu'un pays où l'œil est satisfait, où l'air qu'on respire n'écorche pas le visage, et où l'on a sans peine des légumes salubres et de bons fruits vaut la peine qu'on en fasse l'éloge.

Après avoir séjourné trois semaines à Kolomenskoy nous sommes allés en ville pour trois jours, et de là au château de Petrofsky qui en est à 4 verstes sur la route de Petersbourg. Mes occupations étant peu considérables je n'ai presque fait autre chose que courir

de tous côtés en quoi le beau tems m'a secondé merveilleusement. Presque chaque jour j'allais en ville, ou pour y faire des visites, ou pour voir quelques objets de curiosité, ou pour me promener au jardin impérial, fantaisie qui m'a coûté un peu cher, mais que je suis charmé d'avoir satisfaitte parce que je m'en suis bien trouvé.

J'ai pris peu de part aux fêtes qu'on a données parce que j'étais occupé ailleurs ainsi que je vous l'expliquerai, ce qui n'empêche pas que je ne me sois beaucoup amusé, le plaisir étant, grâces à Dieu, très indépendant de la magnificence et pouvant s'acquérir sans de trop grands frais. L'anniversaire de la 25e année du règne actuel, il y eut un bal paré pour les huit premières classes de la noblesse, et le lendemain jour de Saint-Pierre, il y eut masquarade au club de la noblesse ; il s'y trouva près de 4000 personnes : jugez de la presse, j'y fus une demie heure, mais y étant perdu et comme tombé des nues, je m'en allai bien vite. Au demeurant j'y vis beaucoup de jolies personnes qui se défigurent à force de se plâtrer de blanc et de rouge, et cela seul m'indisposa contre elles, je n'aime pas qu'on trompe son prochain, et surtout si jeune. Ce qu'il y a de bien singulier c'est que les bourgeoises, et même les paysannes, se barbouillent encore plus que les femmes de qualité.

Le château de Petrofsky est bâti dans le goût gothique, et proprement meublé. La salle à manger est une rotonde dont les ornemens en stuc représentent d'anciens trophées et les anciens souverains de la Russie. Les environs en sont champêtres et agréables, mais je n'en louerai pas les appartemens, car j'y gagnai un rhume affreux et une fluxion.

N'ayant rien à faire en route, j'obtins la permission de rester quelques jours après le départ de la Cour, et j'allai m'établir chez mon ami de Moudon [1] qui se trouvait pour lors à Moscou. Après avoir passé quatre jours aussi libre qu'un oiseau, je me mis avec un postillon dans un kibitque (charriot très court à moitié couvert et nullement suspendu dont on se sert dans l'intérieur pour aller vite et que chaque paysan est en état de raccomoder) et partis, regrettant Moscou plus que je ne m'en serais jamais douté et prêt à y retourner dès qu'on voudra. Je supportai assez bien les cahottemens de cette voiture la première journée, mais dès la seconde je commençai à

---

[1] Probablement M. Du Saugi dont il est question dans un passage non publié de la lettre du 5 août 1783. Voir aussi p. 88, note 2.

faire des vœux pour la fin du voyage. La seule avanture qui me soit arrivée a été d'être égaré pendant une très belle nuit depuis 10 heures du soir jusqu'à 6 heures du matin sur les bords du Volga. Enfin après avoir fait 300 verstes j'atteignis la Cour et je quittai joyeusement mon kibitque, satisfait de l'expérience, mais nullement empressé de la réitérer.

Ma bonne humeur s'altéra un peu en repassant les monts Valdaï et je me sentis oppressé en rentrant au milieu de ces forêts que j'avais presque oubliées depuis six semaines.

Cet échantillon de voyage m'a donné beaucoup de regrets de n'avoir point vu les parties plus méridionales de l'Empire et cela d'autant mieux que les restes de l'été d'ici sont affreux.

J'oubliai presque de vous dire qu'étant à Kolomenskoy on donna à chacun de nous *selon son rang* une boîte d'or garnie en brillans. La mienne vaut je crois 500 roubles. Celles des Sous-Gouverneurs valent de 3500 à 4000, et le chef a reçu une bague de 10.000. Je suis néanmoins fort content de la réception qu'on m'a faitte.

L'avant-dernière lettre est du 18 août 1787. Laharpe commence par informer son ami de l'arrivée de deux nouveaux concitoyens :

M. Remy [1] ci-devant officier du génie en Hollande qui a pris service ici, et M. Bergier de Joutens [2]. Tous les deux m'ont plu infiniment et m'ont fait le plus grand plaisir en me parlant de Lausanne et de ses habitans. J'ai oublié avec eux six années de ma vie pour me transporter à Vidi, sur Saint-François, à la Grotte, dans les allées de Montbenon que vous venez de gâter si mal à propos. J'ai recommencé mes promenades solitaires de Chamblande, de Sauvablin, de Preilly et celles que nous avons faittes ensemble au milieu de ces ravins qui bordent le Flon entourrés de ces objets sauvages qui rappellent à l'homme l'état primitif de la terre et font couler les larmes involontaires de tout être sensible. Ces messieurs ont satisfait à toutes mes nombreuses questions et maintenant je suis au courrant des

---

[1] Selon toute vraisemblance, il s'agit de Jean-Gabriel Rémy, fils de Paul, baptisé à Lausanne le 7 décembre 1758, cf. ACV, Eb 71/7, p. 25. Au décès de sa mère, il donne une procuration datée de Bréda, le 29 novembre 1781, cf. Archives de la ville de Lausanne (déposées aux ACV), D 100, f° 192 v°. Il semble qu'il ait fait carrière en Russie,

[2] Peut-être Abraham-David, dernier Bergier de Jouxtens, cf. BENJAMIN DUMUR. *Nicolas Bergier de Lausanne...*, dans *RHV* 1911, p. 312.

affaires du pays et surtout à celui des affaires de Lausanne. Ah ! si j'ai jamais quelque chose c'est dans ses environs que j'acheterai une maison de campagne et c'est au milieu des vôtres que j'irai vivre, mais que de traverses jusqu'à ce moment. M. Remy étant placé et bien recommandé n'a besoin de rien. Quant à M. Bergier il a fait en arrivant l'expérience des attentions qu'ont les gens d'ici pour ceux qu'ils croient avoir besoin d'eux. Son compagnon l'a laissé un mois à l'auberge sans daigner lui offrir une chambre et sans prendre de lui le moindre soin. Au bout d'un mois enfin M. Bergier lui disant vouloir quitter il lui a offert un taudis tellement inhabitable que M. Bergier s'est vu contraint de louer une chambre de concert avec M. Remy — et voilà ce que c'est que de venir sur la foi du curé ! [...]

Plus loin dans un post-scriptum on apprend qu'il a recueilli ce M. Bergier provisoirement. Ceci n'est toutefois qu'un prélude car le sujet principal de ces longues pages concerne une nouvelle affaire de cœur, prouvant par là qu'il devait être facilement inflammable. Il se croyait tout à fait guéri de sa première aventure amoureuse avec la belle inconnue O., qui avait débuté peu après son arrivée à Saint-Petersbourg et c'est avec l'esprit libre qu'il était parti pour Moscou.

Il n'y était pas depuis quinze jours lorsqu'un soir dans un jardin public où il y avait grand monde il rencontre un groupe d'hommes et de femmes « dont le costume propre et simple me frappe par son contraste avec ceux que j'avais vu. Excité par la curiosité je m'approche mais que devins-je lorsque j'apperçus au milieu de ce groupe une de ces phisionomies sentimentales qui expriment la bonté, la douceur, la modestie et qu'un homme dans mon cas voit rarement en vain ? Vous en rirez tant qu'il en vous plaira mon cher Polier, mais il n'en est pas moins vrai que je demeurai cloué sur la place, que je ne repris haleine qu'un moment après et que cet embarras fut remarqué par celle qui en avait été la cause ».

Il eut vite fait de connaître le nom de cette « société » dont le père était un riche fabricant de Jaroslaw annobli pour services rendus. Il fit la connaisance d'un des frères de la belle et fut reçu dans cette famille. Il tombe éperdument amoureux de Julie, la plus jeune des filles qui n'a que 17 ans ; il en décrit la beauté, la grâce et le charme en huit pages. Il pousse si fort sa cour que la rumeur publique les dit fiancés, mais au moment de s'engager définitivement ses hésitations le reprennent, il fait le compte de ses revenus, il ne gagne que

2689 roubles par an et il en faut au minimum 4000 pour vivre modestement. La jeune fille a bien une dot de 25.000 roubles mais il ne veut pas compter sur celle-ci. D'autre part il pourrait faire des démarches pour obtenir une augmentation de son traitement mais il lui répugne de demander cette faveur et de « se rendre esclave par la reconnaissance ».

Bref, comme il n'a plus que trois jours à rester à Moscou, la Cour étant déjà partie pour regagner Saint-Petersbourg, il rompt brusquement en prenant congé par une simple carte et fuit cette ville : « mais je vous avouerai que jamais encore je n'ai rencontré une personne plus ressemblante en apparence à celle dont le type est gravé dans mon cœur et que je suis charmé d'avoir quité Moscou avant de l'avoir mieux vue et mieux connue. Il n'y a pas d'apparence qu'elle vienne ici, et comme je ne peux en bouger, c'est sans doute une affaire terminée. Ainsi soit-il ».

Il n'était toutefois pas au bout de ses histoires de cœur car rentré chez lui il apprend que la nouvelle de son mariage était parvenue à la mystérieuse O., aussi se trouve-t-il tout désemparé lorsqu'il la revoit, il écrit alors :

Ce sont ses caprices qui ont relâché les liens qui m'attachaient à elle depuis mon arrivée en ce pays. Je n'ai pu supporter plus longtems de me nourrir d'une passion malheureuse et j'ai cherché avec empressement la première occasion d'en éteindre jusqu'au souvenir, je croyais l'avoir trouvée. Avec tout cela mon cher Polier cette situation me pèse et quoique extérieurement je sois très dégagé, je ne le suis pas autant intérieurement vis à vis de moi-même et surtout vis à vis d'elle. Elle m'observe avec une attention si particulière et si suivie lorsque je la rencontre que cela m'embarrasse. Peut-être désire-t-elle s'assurer si j'en aime réellement une autre et pense-t-elle le lire dans mes regards ou dans mes gestes ?

Ah ! mon cher Polier ! J'avais un cœur si aimant et il n'a jamais fait que mon supplice car je suis né loyal et honnête. Aimé peut-être de celles qui m'étaient indifférentes, je n'ai point encore joui du bonheur de l'être à mon tour de celle que j'aimai, de le lui entendre dire. Sans doute un tel bonheur m'eut transporté hors de moi-même et la sage nature ne l'accorde peut-être pas à ceux qui en seraient trop ébranlés. En effet si j'entendais jamais ces mots : *je vous aime,* sortir de la bouche d'une femme que j'aimerais, je ne réponds pas de moi.

Cette confession prêterait peut-être à sourire s'il n'ajoutait aussitôt :

Voilà mon bon ami l'histoire de mes faiblesses que je vous fais sans détour et sans honte parce que je sais que vous m'aimez et que vous portez un cœur sensible qui pardonne aux autres leurs fautes. Eh, pourquoi aurais-je honte d'être sensible ? Ce sentiment n'est-il pas le même que celui qui me fait aimer tous les hommes, le même qui me donne la hardiesse de parler et d'agir en républicain et en homme au milieu d'une Cour despotique, le même qui me porterait à verser mon sang pour ma patrie, mes parens et mes amis, le même qui fait gonfler mon cœur au récit des actions grandes et louables, le même qui me fait verser des larmes sur l'infortune d'autrui, le même qui me soulève contre l'injustice etc. *Let me feel as a man,* a dit Sterne. [...]

Ainsi se termine cette longue lettre qui nous dévoile le caractère profondément romantique de Laharpe, bien dans le goût de l'époque, en même temps que la générosité de ses sentiments. Ajoutons qu'il avait prié son ami de brûler ces lignes ; Polier n'en fit rien puisqu'elles nous sont parvenues.

La dernière épître de cette importante série est datée de Saint-Petersbourg le 7 juillet 1788. C'est une lettre de félicitations à l'occasion de l'entrée de son ami, le 2 mai de la même année, dans le Conseil des Vingt-Quatre de Lausanne. Elle débute sur le mode pompeux ou ironique, comme on voudra :

Très honoré Seigneur ! Sans la révérence due à votre nouvelle dignité, je serais tenté de vous accabler de duretés pour ne m'avoir pas donné un signe de vie depuis le 25e septembre 1787. Que vous seriez bon ministre dans certains pays où l'on termine au bout de six ans ce qui eût dû être l'ouvrage de 24 heures ! Mais je vous pardonne à condition que Votre Seigneurie Magnifique m'écrive bientôt pour m'assurer de sa protection et pour répondre à ma lettre du 18e avril que j'entends bien ne pas demeurer sans réponse.

Je suis ravi mon cher et bon ami que vous ayez aspiré aux charges parce que si les personnes vraiment nobles les dédaignent le sort de la société serait remis à celles qui ne méritent ni sa confiance ni ses égards. Pour tout homme qui pense bien un office à remplir, même dans un village, n'est pas un objet de mépris puisqu'il lui fournit

les moyens d'exercer au profit de ceux qui l'entourent ses vertus ou ses connaissances. [...]

Le reste de cette ultime lettre est moins intéressant, mais il faut relever cependant le passage où Laharpe prie son ami de trouver : « Un homme bien né, ayant de l'usage du monde, parlant et écrivant bien le français et en état d'enseigner dans cette langue l'histoire, la géographie, l'arithmétique et les belles lettres françaises. Il aurait pour disciples deux Dames, l'une de six et l'autre de cinq ans, *toutes deux de la première qualité*. On veut qu'il puisse s'entendre avec moi, et j'ai lieu de croire qu'on lui fera un état honnête. »

Plus loin il ajoute encore : « Je pense que vous savez maintenant qui sont des Dames de six ans. Au demeurant gardez cela pour vous et pour Monod à qui je vous prie de le communiquer afin qu'il cherche de son côté. »

Ces lignes appellent quelques commentaires. L'identité de ces deux Dames (ce mot est toujours écrit avec une majuscule) de six et cinq ans est transparente ; il ne peut s'agir que des deux sœurs de ses élèves, les grandes-duchesses Alexandra Pavlovna, née le 9 août 1783, et Hélène Pavlovna, née le 24 décembre 1784.

L'une des deux fut élevée par une suissesse mademoiselle Esther-Françoise-Augustine Monod (1764-1844) qui partit pour la Russie en 1790 où elle devint, ainsi qu'on l'a lu, grande gouvernante de la grande-duchesse Hélène. Elle épousa à Saint-Petersbourg le 12 décembre 1796 le général Charles de Rath. Son séjour à la cour fut fort long car elle ne revint au Pays de Vaud qu'en 1816. Elle se retira à Echichens-sur-Morges et bâtit une fort jolie demeure sur le domaine de Tout-Vent qu'elle rebaptisa Belair (acquis le 25 février 1817) afin d'y recevoir dignement son élève, alors mariée, lors d'un voyage qu'elle fit en Suisse avec une de ses sœurs.

Nous arrivons ainsi au terme de ce long article sur Frédéric-César Laharpe. Ces lettres, qui nous sont si heureusement parvenues, éclairent, s'il le fallait encore, le caractère, la philosophie, les aspirations autant que les déboires, de ce patriote vaudois alors dans toute la force de l'âge. Puissent-elles mieux faire connaître sa personnalité si attachante.